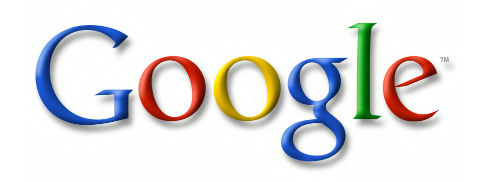
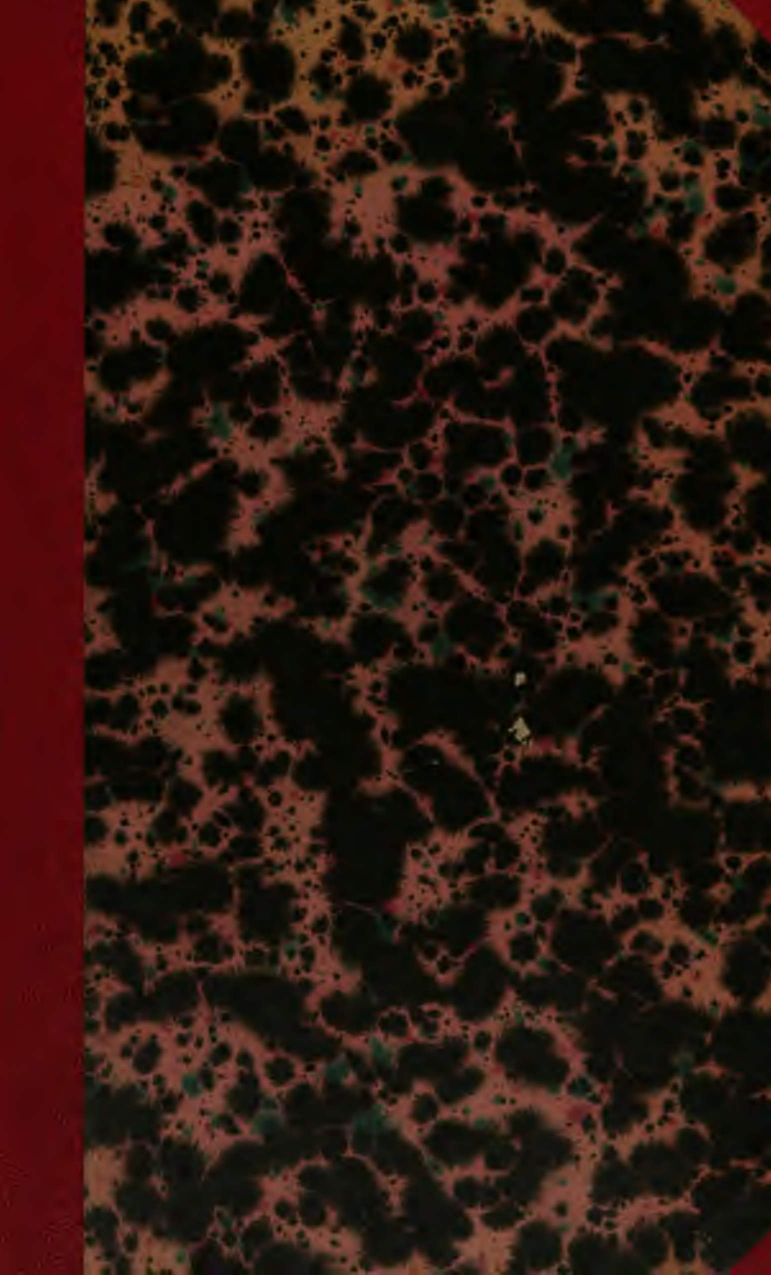
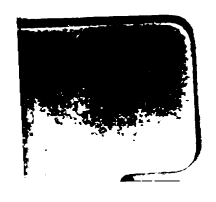





HONOREM MEUM NEMINI DABO
Bibliothèque
du Prince Louis
DE SAYN-WITTGENSTEIN



By Charles Hugo, son of Victor Hugo

VICTOR HUGO

EN ZÉLANDE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

VICTOR HUGO

EN ZÉLANDE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

2 BIS, RUE VIVIENNE, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

VICTOR HUGO

EN ZÉLANDE

I

Il y a six mois, quelques journaux ont annoncé la présence de Victor Hugo à Paris; dernièrement, le télégraphe annonçait son arrivée à Genève. La vérité est qu'il n'est allé ni à Paris ni à Genève, et qu'il a

passé son été en Belgique et dans la jolie vallée de Chaudfontaine, après avoir fait en Zélande, avec ses deux fils, une promenade de plaisir et d'art à laquelle ma bonne étoile de touriste et d'ami m'avait fortuitement mêlé, et que je vous demande la permission de vous raconter.

Nous étions arrivés à Anvers un dimanche, jour de kermesse.

Pour les esprits amis de la couleur locale, il y a des mots qui réveillent des idées ineffaçables. Rien qu'en entendant parler de kermesse, de bourgmestres et d'échevins, on ressuscite toute la vieille Flandre

dans sa pensée. On songe au magnifique Rubens du Louvre et à l'incomparable portrait du bourgmestre Six, que Rembrandt a peint pour une des principales familles d'Amsterdam.

Tout cela s'est évanoui. La ronde avinée et charmante de l'ancienne kermesse s'est perdue dans le passé, et son chant a depuis longtemps jeté son dernier écho derrière l'horizon. Aujourd'hui, le formidable bourgeois, frotté de soleil et d'or par le pinceau de Rembrandt, porte une cravate blanche et un habit noir, et la chaude goguette des paysans de Rubens, transformée en fête de

banlieue moderne, au lieu du tourbillon effréné des commères et des buveurs, se borne à faire tourner mélancoliquement le cadran aux macarons et le galop immobile des chevaux de bois.

Il faut donc rabattre beaucoup de sa curiosité quand on arrive dans une ville flamande un jour de kermesse. Le seul changement appréciable que ce jour apporte à la physionomie de la ville, c'est la plénitude des rues et par conséquent la plénitude des hôtels. Il n'y a pas plus de mouvement, mais il y a plus de cohue. De là grande difficulté pour

l'arrivant de trouver le gîte, le lit et la table.

Or, nous étions quatre voyageurs et deux voyageuses, légers de bagages mais non d'appétit ; et, rebutés par tous les hôtels, las, à jeun, traînant nos valises derrière nous, nous commencions à errer lamentablement sur le port d'Anvers, ayant aux talons deux sacs de nuit et six estomacs.

Le hasard nous fit alors aviser au coin d'une place une façade de maison encore inexplorée. C'était un dernier espoir d'hôtel portant pour enseigne *A la Croix blanche*.

La réponse fut d'abord la même que

partout ailleurs : Pas de chambres ou plutôt pas assez de chambres. Et nous allions nous éloigner de nouveau, lorsque apparut la fille de l'hôtesse, charmante personne de dix-huit à vingt ans, blonde, rose, avec une de ces jolies bouches naturellement souriantes qui disent toujours oui, même quand on leur demande six chambres un jour de kermesse.

Ce fut en effet sa réponse. L'impossible allait se faire. La gracieuse jeune fille avait particulièrement regardé l'un de nous, et ce regard, curieux d'abord, puis étonné et confus, qu'aucun de nous cependant ne

remarqua dans ce moment, avait suffi pour tout changer. Il paraît que, pour ce regard éminemment lettré, il y avait *quelqu'un* parmi nous.

Les deux valises étaient cependant étiquetées d'un nom quelconque, sous lequel il était impossible de pénétrer l'incognito d'une gloire. Victor Hugo a, en effet, pour règle absolue en voyage d'oublier son nom au logis. Sa grande préoccupation est de rester inconnu. Il voyage toujours avec son portemanteau couleur de muraille.

En attendant le dîner — il était trois heures de l'après-midi — nous fîmes un

tour dans la ville. Tout Anvers est maintenant dans la cathédrale, dans le puits de Quentin Metzis (que je persisterai toujours à appeler Quentin Metzis et non Quentin Massïs, comme le voudrait, à tort selon moi, M. Thoré), et enfin dans le musée. On ne se lasse jamais de les revoir. Quelle cathédrale ! quel puits ! quel musée ! Nous nous dirigeâmes naturellement tout d'abord vers le musée; mais, en passant, nous devions traverser le parvis et nous régaler de la cathédrale et du puits.

Il est tout petit, ce parvis, et, si les masures qui l'entourent n'étaient pas engluées

de badigeon, elles auraient encore du caractère.

Mais c'est assez pour ravir le regard, que ce puits robuste et délicat. Figurez-vous l'œuvre d'un Vulcain bijoutier. Les pauvres vieilles maisons à demi croulées de la place semblent le regarder mélancoliquement et donner, avant de disparaître, un dernier coup d'œil au bijou de famille du parvis. Pendant ce temps, la haute flèche souveraine de Notre-Dame d'Anvers se perd glorieusement dans le ciel, toute pleine de rayons, de carillons et d'harmonies, et comme pénétrée de l'azur d'une grande âme.

La flèche aussi finement ciselée que le puits, le puits aussi puissamment construit que la flèche, semblent avoir entre eux, bien qu'ils soient le contraire l'un de l'autre, une sorte d'affinité mystérieuse. La flèche murmure : « Je vais en haut. » Le puits soupire : « Je viens d'en bas. » Ils se contredisent et se complètent, et cette cathédrale est une grande sœur qui aurait ce puits pour petit frère.

Ici, Victor Hugo nous dit :

—Nous venons de voir Quentin Metzis le forgeron, allons maintenant contempler Quentin Metzis le peintre. Car il y eut un

serrurier dans Quentin Metzis, comme il y eut un architecte dans Michel-Ange.

Et l'on se hâta vers le musée.

Il y a, en effet, au musée d'Anvers, entre autres chefs-d'œuvre, ce fameux triptyque de Quentin, l'*Ensevelissement du Christ*, que le maître louvaniste peignit vers 1508 pour la corporation des menuisiers anversois, et dont, soixante et dix ans plus tard, vers 1578, la reine Élisabeth d'Angleterre offrit la somme énorme de 5,000 nobles à la rose, soit plus de 40,000 florins.

L'*Ensevelissement du Christ* peut être

considéré comme la perle du musée d'Anvers qui du reste fourmille de trésors. On y compte, pour ne nommer que les merveilles, trois Rembrandt, un Titien, un Murillo, deux Holbein, cinq Van Eyck (Hubert et Jean), deux Memling, vingt-trois Rubens, sept Van Dyck, neuf Jordaens, trois Franck Floris, deux Antonello de Messine, cinq Téniers (David), un Terburg, deux Van Ostade (Isaac et Jacques), deux Jean Steen, un Van der Neer, un Vandevelde (Guillaume), deux Wouwerman, deux Wynants, deux Snyders, plus toute une collection inestimable de primitifs inconnus,

qui occupe à elle seule un salon presque tout entier.

Quentin Metzis, outre l'*Ensevelissement du Christ*, qui illumine splendidement la grande galerie, a dans le musée cinq tableaux, dont deux, *le Christ glorieux* et *la Sainte Face*, se font, pour l'esprit, le plus étrange pendant qu'on puisse rêver.

Comme vous le voyez, l'admiration n'a que l'embarras du choix. Aussi, quand on n'a qu'une heure, faut-il avoir le courage de fixer ses préférences. Victor Hugo, ce jour-là, avait choisi Quentin Metzis, et nous allâmes droit au triptyque.

Mais, en passant, nous ne pûmes nous défendre de jeter un regard d'amour à la *Femme au chapeau rouge*, de Rembrandt. Ce n'est, à proprement parler, qu'une grande esquisse ; mais chez Rembrandt l'ébauche a toujours la mise au point du chef-d'œuvre. La *Femme au chapeau rouge*, vue de profil, se détache du fond clair-obscur dans une sorte de poudre d'or impalpable qu'on ne peut comparer qu'à la poussière d'un rayon de soleil passé au tamis par la nuit. Et qu'est-ce que ce rayon? C'est ce prodigieux fil de lumière qui traverse toute l'œuvre de Rembrandt, et que

ce maître inaccessible a pour jamais saisi au passage et fixé sur la vitre éblouissante de l'Art.

L'*Ensevelissement du Christ* est une de ces grandes choses que le voisinage de Rembrandt ne trouble pas.

Sous un luxe de costumes et d'accessoires rendus avec la minutie et la science familières aux maîtres du quinzième et du seizième siècle, il y a là toutes les larmes de la douleur. Le Christ, amaigri, livide, étendu à terre, a le masque creux et toute la rigidité poignante d'une mort qui a été affreuse. Joseph d'Arimathie vient de lui

retirer la couronne d'épines, et, le visage plein d'une indicible angoisse, il touche à cette tête sacrée avec une sorte de précaution tendre et tremblante. Il semble qu'il ose à peine effleurer du bout des doigs la molle déchirure de ces ampoules saignantes.

De l'autre côté du tableau, Madeleine baigne les pieds du Christ, et, comme Joseph d'Arimathie, on dirait qu'elle craint de blesser les plaies du martyr. Toutes les figures qui entourent le Christ sont différemment désolées, éplorées ou désespérées, mais toutes sont muettes et retiennent cette

espèce de cri qui pleure qu'on appelle le sanglot. Pas une de ces douleurs, depuis celle de Marie Salomé jusqu'à celle de Marie, femme d'Alphée, qui ne garde un religieux silence. Madeleine a le courage surhumain de boire ses pleurs, et la Vierge-Mère elle-même, qui a tous les droits, arrête dans ses yeux la grande larme.

On ôte les épines du front, on lave les trous des pieds et des mains, on se passe l'éponge, on répand les parfums puisés dans le vase de filigrane d'or, on plisse sur ce cadavre le fin suaire de lin transparent et brodé, on a tous les petits soins des

grandes amours; chacun fait ce qu'il a à faire, mais, pour ainsi dire, tout bas, et il semble qu'on n'entende pas ce tableau.

Au flanc du cadavre, comme au centre de la composition, s'ouvre, moins violente que les plaies de Rubens, mais plus consciencieusement terrible, fendue à vif, éclairée et visible jusqu'en ses dernières profondeurs, la plus formidable blessure que la poitrine du Christ ait jamais reçue d'un peintre.

Par personne, en effet, l'horreur pathétique n'a été rendue comme par Quentin Metzis. *La Sainte Face*, vers laquelle nous

nous dirigeâmes ensuite, c'est la tête du Christ, coupée sur la croix par le peintre avant la minute de la mort. Sous des cheveux collés en mèches par le sang et par la sueur — peut-être plus effrayante encore que le sang — un cercle d'épines affreuses s'enfonce entre le crâne et la chair ; on en peut suivre le trajet sur le front, où elles forment des gonflements bleuâtres qu'on prend d'abord pour des veines, mais qui sont autant d'épines qu'on peut compter une à une sous la peau et jusque sous le sourcil.

Et maintenant, si vous voulez vous rendre

compte de ce visage épuisé d'agonie, de ces yeux injectés de sang, de ces lèvres violacées et contractées et qui ont comme la lippe de l'angoisse, de ces gouttes de sang lividement mêlées çà et là à d'ineffables larmes d'une poésie suprême, broyez l'épouvante, le désespoir, l'émotion et la stupeur comme autant de couleurs vivantes sur la palette du peintre, et regardez-le tremper son pinceau dans le sublime du sang humain !

Puis retournez-vous. A côté de ce tableau il y en a un autre qui, dans la pensée du maître, l'a peut-être complété. Vous venez

de voir le Christ couronné d'épines, voici *le Christ glorieux*. Autant le premier était crucifié, autant le second est superbe et triomphant. Une sorte d'épanouissement sidéral a dégagé le Dieu du martyr. Il enseigne, il prophétise, il commande et il a pour regard le monde sauvé. Toute cette face tragique s'est tranquillisée brusquement dans l'apothéose, et vous voyez resplendir tout à coup autour du Dieu les rayons enfoncés tout à l'heure sur son front par le bourreau.

II

A six heures, nous étions à table à la *Croix blanche*.

La conversation, au dessert, se concentra sur un point grave. On n'a pas oublié, ou plutôt l'on a compris qu'Anvers était la première étape de notre voyage en Zélande.

Or, nul de nous ne savait au juste, et nous nous demandions, non sans inquiétude, comment on va et surtout comment

on voyage dans ce pays à peu près inconnu ou dédaigné par les Guides-Joanne, et qui se dérobe en outre au voyageur par sa situation géographique. C'est un archipel très-découpé, que la carte représente plongeant à moitié dans la mer et à moitié dans l'Escaut. Province désagrégée qui s'éparpille en îlots où les goëlands circulent en toute sécurité au milieu des barques et des troupeaux. Poignée d'îles émiettée sur le bord du continent par la terre complaisante aux hirondelles de la mer.

Ici les chemins de fer sont remplacés par les bateaux à vapeur, chose toute simple.

Mais, une fois débarqués sur un point quelconque de la Zélande, quel itinéraire devions-nous suivre? quels moyens de locomotion pouvions-nous attendre? comment vous transporte-t-on par là? Est-ce en omnibus, en coche ou en cacolet? est-ce à cheval ou à pied qu'on voyage? Que deviendrions-nous si le bateau nous déposait tout simplement sur le sable de l'Escaut, à plusieurs lieues de toute habitation, en nous souhaitant bonne chance.

Pour comble d'embarras, le plus jeune fils de Hugo, François-Victor, avait oublié à Bruxelles les cartes et les guides qui nous

auraient au moins fourni les renseignements élémentaires. Enfin, dernier trait qui achevait le tableau, aucun de nous n'avait la moindre notion de cette langue rébarbative que se parle en Hollande et par conséquent en Zélande, et que les Flamands eux-mêmes ne comprennent pas.

Or, il ne fallait pas songer à trouver en route la moindre paire d'oreilles compatriotes. Les spécialistes zélandais sont rares sur le pavé de Paris. Nous savions, de plus, que les hôteliers hollandais sont peu hospitaliers de leur nature, et Victor Hugo, qui a été à la Haye et à Amsterdam, nous faisait

une peinture redoutable de ces écorcheurs de la langue et de la bourse françaises.

Après avoir retourné la question sous toutes les faces, on décida qu'on s'adresserait au capitaine du bateau le *Telegraaf*, qui devait nous emporter le lendemain matin. Mais il eût fallu le questionner immédiatement, car, une fois en route, il eût été trop tard pour se raviser. Malheureusement, l'heure s'était avancée, et Charles Hugo, qui avait été dépêché à la découverte du capitaine, ne le trouva ni à son bureau ni à son bord.

Nous en étions là de nos perplexités,

lorsqu'un heureux hasard du service amena dans la salle où nous achevions de dîner la jeune hôtesse qui nous avait si gracieusement accueillis.

Elle surprit quelques mots de notre conversation.

— Ces messieurs veulent sans doute parler au capitaine Van Maenen? dit-elle.

— Oui, certes; mais nous ne savons où le trouver.

— Il va venir souper ici tout à l'heure. Son couvert l'attend.

— Ayez alors l'obligeance, mademoiselle,

dit Victor Hugo, de l'informer que nous faisons un peu comme son couvert, que nous l'attendons aussi.

Après un signe de tête affirmatif, la jeune fille reprit :

— Ces messieurs partent sans doute demain par le *Telegraaf?*

— Oui, et nous comptons visiter la Zélande. Pourriez-vous nous dire, mademoiselle, comment on va à Middelbourg?

(Parenthèse. — Middelbourg est le chef-lieu de la Zélande.)

— C'est très-difficile, dit la jeune fille. Mais j'entends le capitaine Van Maenen qui

monte l'escalier ; je vais vous l'envoyer. Il vous répondra mieux que moi.

Elle sortit, et, un moment après, le capitaine, après avoir discrètement frappé, parut. Entre les deux portes qui l'attendaient, la porte de son souper et la nôtre, il avait choisi la nôtre. Détail mytérieusement délicat.

C'était un homme jeune encore, d'une physionomie ouverte et cordiale.

On le pria de s'asseoir, et Victor Hugo recommença son enquête sur cette inabordable Zélande.

— Comment va-t-on à Middelbourg ?

— On va d'abord à Wemeldingen, répondit M. Van Maenen. Mon bateau vous y débarquera.

— Et que trouve-t-on à Wemeldingen ?

— Un omnibus vous conduit à Goes.

— Et à Goes ?

— Rien.

— Plus d'omnibus ?

— Non.

— Une voiture de louage, alors ?

— Difficilement. Il faut prévenir d'avance.

— Alors, comment va-t-on de Goes à Middelbourg ?

— Quand on n'a pas pris ses précautions, on va, comme on peut, jusqu'au Sloë.

— A pied?

— A pied.

— Qu'est-ce que le Sloë?

— C'est un large bras de l'Escaut qu'on traverse en bateau.

— Et une fois de l'autre côté du Sloë?

— On est sur la berge du fleuve.

— Il y a là une hôtellerie, sans doute?

— Non.

— A quelle distance est-on alors de Middelbourg?

— A deux lieues de cinq kilomètres chacune.

— Qu'il faut faire encore à pied?

— Oui.

— Diable! mais il me semble qu'il est à peu près impossible d'aller à Middelbourg?

— A peu près.

— Que nous conseillez-vous donc, capitaine? Nous sommes six personnes; nous avons avec nous deux femmes qui ne peuvent assurément voyager à pied. Devons-nous renoncer à notre voyage, ou nous embarquer demain en toute confiance sur votre bateau le *Telegraaf*.

Le capitaine, qui s'était depuis quelques instants levé de sa chaise et se tenait debout près de la porte dont il tournait déjà le bouton comme pour se retirer, sembla réfléchir un instant, et, saluant profondément son interlocuteur :

— A toute autre personne, dit-il, je répondrais : Renoncez. Mais à vous, monsieur, je réponds : Embarquez-vous.

Là-dessus, il sortit, laissant Victor Hugo rassuré peut-être sur notre voyage, mais fortement inquiet sur la solidité à toute épreuve de son incognito.

III

Le lendemain, vers huit heures du matin, nous étions tous à bord du *Telegraaf*, excellent bateau à vapeur en fer à basse pression, connu dans les eaux de l'Escaut pour sa rapidité et son parfait aménagement.

Tout ce que nous savions encore de précis sur notre destinée, c'est que nous trouverions à Wemeldingen un omnibus qui

nous conduirait à la petite ville de Goes. Une fois là, on aviserait. En attendant, décidés par la réponse clair-obscure du capitaine Van Maenen, on s'était embarqué et l'on partait.

Le déjeuner que nous fîmes sur le pont du bateau fut très-gai. Nous avions la plus charmante salle à manger du monde. De temps en temps, un bateau à vapeur nous jetait en passant son sifflement et sa fumée ; çà et là, des barques épaisses et à fleur d'eau, parmi lesquelles nous reconnaissions souvent la « panse » de Gilliat dans *les Travailleurs de la Mer*, glissait doucement

sur le fleuve, des nuées de mouettes s'abattaient avec des petits cris rauques sur les bancs de sable; les rives vertes et plates de l'Escaut s'étalaient à notre droite et à notre gauche, et les sinuosités du fleuve disparaissaient coquettement dans les prairies, se mêlant aux pâturages et fuyant pour ainsi dire vers les saules, confondaient dans le même horizon et dans le même tableau, les navires et les troupeaux.

Le temps était splendide. Tout riait dans l'air.

Trouvez donc ici-bas quelque chose de plus aimable et de plus doux qu'un départ

matinal sur un beau fleuve par un beau ciel d'été! On mange, on boit, on bavarde, ce qui est une des formes de l'appétit. Il vous semble que l'on est le convive de la naïade et que le couvert est mis sur la nappe d'argent du fleuve.

Nous n'avions plus revu le capitaine; mais, en somme, le voyage s'annonçait fort bien. Nous avions trouvé à Anvers, dans la jeune fille de la *Croix blanche*, une providence aux petites ailes. Jusqu'ici, par son influence, toutes les difficultés s'étaient aplanies une à une. Grâce à elle, nous avions dîné et couché; grâce à elle, nous

avions pu parler au capitaine et nous embarquer. Sa vision bienveillante nous suivait encore dans le doux rayonnement de toute cette féerie matinale.

Cette jeune fille, dont je regrette de ne pas savoir le nom, est, du reste, à ce qu'il paraît, une figurine de roman. Servante volontaire de l'auberge et du café, elle est sage et respectée par tout le port d'Anvers, et la chronique vous dira que vingt bras se lèveraient au besoin, comme dans les opéras-comiques, pour défendre sa gentille réputation de vertu. Elle a une naïveté fière qui ne la quitte jamais et qui se trahit dans

tous ses mouvements. Elle sert les matelots du port avec une sorte de grâce et de pureté indéfinissables. Son geste a le tabac modeste et le faro chaste, et, quand elle a déposé sur la table du cabaret la choppe qu'on lui demande, on peut aisément se figurer, pour peu qu'on soit amoureux d'elle, qu'on boit de la bière dans un lis.

Cette métaphore s'esquissa d'autant plus naturellement dans mon esprit, que je la soupçonnai fort d'une certaine littérature. Elle avait eu, en regardant Victor Hugo, le coup d'œil d'une petite fée qui s'y connaît en génies.

Au bout de deux heures et demie de marche, le *Telegraaf* abordait à Wemeldingen. Depuis quelques instants, le capitaine Van Maenen s'était discrètement montré sur le pont.

Nous mîmes pied à terre. Il y avait sur la berge un omnibus et un élégant char à bancs attelé de deux bons chevaux.

Comme nous nous dirigions vers l'omnibus en regardant, non sans convoitise, la voiture de maître, nous vîmes s'approcher de Victor Hugo un inconnu qui, le chapeau à la main et avec un air du meilleur monde,

lui dit en excellent français, tout en lui montrant le char à bancs :

— Monsieur Victor Hugo, voici votre voiture.

En était-ce décidément fait, hélas! de l'incognito si cher au poëte voyageur?

Victor Hugo croyait découvrir la Zélande; c'était la Zélande qui découvrait Victor Hugo.

IV

L'inconnu qui venait de nous aborder si à propos se nomma aussitôt.

C'était un personnage.

Sur la demande de Victor Hugo :

— A qui ai-je l'honneur de parler?...

— Je suis, répondit-il, M. Franzen Van de Putte, fils du sénateur de la Zélande.

Voici ce qui s'était passé. M. Van Maenen, qui avait parfaitement reconnu Victor

Hugo sans même avoir eu besoin d'être aidé par la jeune fille de la *Croix blanche*, s'était, aussitôt après sa conversation avec nous, empressé de télégraphier à Goes et d'y annoncer notre arrivée. Il avait prévenu son correspondant, M. Van der Bilt la Motthe; mais celui-ci, retenu auprès de sa mère malade, avait délégué ses pouvoirs à son ami, M. Van de Putte; et voilà comment, dès notre premier pas en Zélande, nous étions reçus par le sénat.

Tout ceci s'expliqua en causant. Ce qui fut clair tout de suite, ce fut le char à bancs, et pas n'est besoin de dire que nous

y montâmes avec l'empressement de gens qui, en débarquant en Zélande, s'attendaient plutôt à des aventures de Robinsons naufragés qu'à de telles surprises de carrosserie amicale.

Cet excellent capitaine Van Maenen, que nous retrouverons bientôt d'ailleurs, continua sa route sur le *Telegraaf* pendant que nous nous dirigions vers Goes.

Les premiers remercîments échangés avec M. Van de Putte, qui ne voulut accepter une place dans sa voiture qu'avec notre permission, nous nous mîmes à considérer le tranquille et doux pays que nous traver-

sions. De grandes prairies d'un vert frais et profond bordaient la chaussée pavée de briques et soigneusement balayée, comme c'est l'usage dans cette Hollande propre et lavée qui, chaque matin, fait la toilette de ses rues et de ses quais, et qui pousse sa minutie de ménagère jusqu'à épousseter ses arbres et à cirer ses routes.

Victor Hugo, en voyage, « admire tout comme une brute. » C'est son principe et c'est sa joie. La montagne le ravit et le pré l'enchante. Il aime, presque autant que l'aigle des grands monts, ce modeste canard et cette oie paisible qui paissent l'herbe

des chaumières, avec leur cri bonasse et rauque, et qui sont les ânes des oiseaux. Aussi se sentait-il heureux dans ce paysage simplement endimanché de verdure appétissante. Il nous faisait remarquer la coquetterie de la maisonnette, l'air d'aisance de la ferme, la blanche laine si bien frisée du troupeau de moutons et jusqu'à la bonne mine du tas de fumier que dégustait délicatement un porc étonné de sa propreté. Çà et là, l'opulente vache de Paul Potter promenait son flanc miroitant, pur de toute souillure et comme verni à neuf par le restaurateur de tableaux du musée de la Haye.

Mais ceci, c'est le fond ordinaire de tout paysage hollandais. Ce qu'il nous fallait, c'était la Zélande, c'est-à-dire l'inconnu.

Nous n'avions encore rencontré personne. Soudain, il y eut dans le char à bancs un cri général de satisfaction et de surprise. La couleur locale venait d'apparaître dans la personne d'une petite fille de huit à dix ans et d'un petit bonhomme du même âge, vêtus comme il suit :

Petite fille : jupe courte de molleton à rayures de toutes couleurs, corsage de velours noir ouvert sur la poitrine en forme de cœur, très-serré à l'épaulette et laissant

voir une chemisette plissée, collier de corail à plusieurs rangs et à fermoir d'or ouvragé, boucles d'oreille en filigrane tombant jusque sur le cou, cornette de dentelle blanche avec un petit faux toupet plat et carré s'avançant sur le front, de chaque côté du front deux épingles ayant pour boutons deux énormes tire-bouchons d'or. Le tout coiffé d'un chapeau de soie noire à la dernière mode d'il y a vingt-cinq ans.

Petit garçon : culotte courte, souliers à boucles, veste à bretelles croisées sur une chemise éblouissante de blancheur, ceinture avec une large agrafe d'argent ciselé, et,

pour coiffure, un chapeau de feutre noir à vastes bords arrondis par devant et retroussés par derrière, moitié charbonnier et moitié polichinelle.

Ce costume est porté par tous les âges dans la campagne. Enfants, jeunes gens et vieillards n'en ont pas d'autre. Il grandit avec la taille, mais ne varie pas.

A mesure que nous approchions de la ville, la route s'animait.

De grands chariots peints et dorés croisaient de temps en temps notre char à bancs. Ces véhicules de la campagne en complètent admirablement le costume. C'est le vieux

modèle du temps de Louis XV qui se conserve de génération en génération, dans la remise du fermier. Il y a la voiture de tous les jours et la voiture des jours de fête et de marché. Celle-là, que nous eûmes l'occasion d'admirer plus tard, est tout à fait inattendue et magnifique. C'est une espèce de cabriolet-calèche dont la caisse, entièrement sculptée et dorée, encadre une collection de petits miroirs. Il y en a à droite, il y en a à gauche, il y en a jusque dans le dos du cabriolet, et un lutin qui suivrait la voiture pourrait se faire la barbe tout à son aise.

Du reste, la Zélande est riche. Le paysan qui, en France et en Allemagne, est si pauvre et si malpropre, respire ici l'aisance et même le luxe.

La fertilité des plaines hollandaises est proverbiale. Le curieux, c'est que tous ces pâturages si bien aménagés, si soigneusement arrosés, sont artificiels. On les appelle *polders*, du latin *palus*, sans doute. L'homme les a lentement conquis sur la mer. Ces beaux champs de colza, de froment, d'orge, d'avoine, de fèves et de garance, qui produisent une récolte annuelle de quinze à dix-huit millions de florins, ont été, à force

de patience, de volonté et d'efforts, arrachés aux vagues. La terre a peu à peu délogé la mer, et, par une suite de barrages successifs qui sont aujourd'hui d'excellentes routes, s'est graduellement fortifiée contre l'ennemi sur une superficie totale de 173,844 hectares. La Zélande n'est donc, à proprement parler, qu'une vaste citadelle de prairies avec une garnison d'agriculteurs et de bergers.

La population de l'archipel est de 177,832 habitants. L'île de Walcheren, la plus considérable de la province, a une étendue de 20,000 hectares et une population de

43,365 âmes dont le chef-lieu, Middelbourg, compte environ 16,000, tandis que Flessingue n'en compte que 11,000.

La petite ville de Goes, la quatrième en importance, s'annonça bientôt à nos regards sous un aspect doux et riant. Le parquet de briques, posées sur champ, sur lequel nous avions roulé sans bruit pendant une heure, se continue dans la ville, où il se montre encore plus irréprochable. Nos villes, à nous, ont des boueux; celles de la Zélande ont des frotteurs.

Goes contient peu d'anciennes maisons, et le régal d'architecture que nous nous

promettions en pénétrant dans cette Chine de la Hollande ne devait réellement commencer qu'à Middelbourg. Le seul logis intéressant, au point de vue historique du moins, est un hôtel rococo où Napoléon et Marie-Louise ont passé la nuit en 1810. Je dois dire que ce détail imposant m'a laissé froid.

L'église, dévastée par les protestants, a encore un joli pignon gothique flamboyant et un très-beau buffet d'orgue, à volets peints, du dix-septième siècle. L'hôtel de ville (Henri IV et Louis XV) cache encore derrière les poêles et les cartons de l'admi-

nistration communale de coquettes grisailles fort amoureuses, ma foi ! et de vagues plafonds pompadour, malheureusement retouchés au beurre frais par le badigeonneur.

M. Van de Putte avait fait préparer chez lui une collation. Victor Hugo trempa ses lèvres dans un excellent vin du Rhin en buvant à la santé du pays, et notre hôte zélandais poussa la galanterie française jusqu'à nous permettre d'allumer chez lui, devant sa femme, les cigares qu'il nous offrait.

Comme nous allions nous retirer, notre

hôte présenta à Victor Hugo un homme d'une trentaine d'années environ et entièrement vêtu de noir. C'était un ministre protestant, qui lui dit avec une émotion profonde :

— Ce n'est pas seulement le poëte que je salue en vous, je salue plus encore : je salue le défenseur de l'humanité ! je salue le héros de la révolution littéraire de 1830 !

Qui se serait douté que, dans ce pays perdu, nous allions entendre un tel écho de la première représentation d'*Hernani ?*

Nous remontâmes en voiture. Deux heures après, nous traversions le Sloë, et le

bateau nous déposait sur la rive, où nous trouvions un second char à bancs plus confortable encore que le premier, et dont le propriétaire nous attendait. Décidément M. Van Maenen avait eu raison, et nous pouvions nous aventurer en Zélande avec toute confiance, puisque nous accompagnions un de ces hommes qui font sortir de terre, quand ils luttent, des légions de combattants, et, quand ils voyagent, des relais d'amis.

V

Les étapes se succédaient, en effet, et, avec les étapes, l'hospitalité se passait de main en main.

— C'est bien à M. Victor Hugo que j'ai l'honneur de parler? dit notre nouvel hôte.

— Oui, monsieur.

— Je m'appelle M. Abrahams, reprit l'étranger, dont l'accent trahissait à peine

l'origine zélandaise, et je suis l'ami de M. Van de Putte, qui veut bien vous confier à moi.

— De même que M. Van Maenen nous avait confiés à M. Van de Putte.

— Vous trouverez à l'unique hôtel de Middelbourg, reprit M. Abrahams, vos six chambres retenues par moi.

— Et je vous prie, monsieur, reprit Victor Hugo en le remerciant, d'accepter notre repas de ce soir à l'hôtel.

M. Abrahams refusa d'abord; mais, sur la vive insistance du poëte, il finit par accepter.

Il n'y a, en effet, qu'un seul hôtel à Middelbourg, l'hôtel Bulterys, dont le propriétaire, ainsi que nous l'avons su plus tard, est un homme fort singulier. Je ne voudrais pas en mal parler, car, en somme, nous n'eûmes pas trop à nous en plaindre ; mais les habitudes de sa maison, conformes, paraît-il, aux mœurs du pays, sont des plus gênantes. Dans tous les hôtels, on trouve ordinairement à manger à peu près à toute heure ; ici, c'est autre chose. Il faut arriver à point pour le repas de la table d'hôte, la nappe et le couvert ne se mettent qu'une fois par jour. Si vous manquez la minute

exacte où s'agite la cloche du dîner et de l'appétit des commis voyageurs, vous êtes condamné à mourir de faim, eussiez-vous dans votre poche de quoi payer la carte entière du café Anglais. Dans cette hôtellerie mathématique, la marmite chauffe avec la précision d'une locomotive. Le dîner traverse la salle à manger comme l'éclair et rentre à la cuisine comme la foudre.

Or, nous arrivions à sept heures avec M. Abrahams, notre invité.

Je dois dire que M. Abrahams conserva parfaitement son flegme hollandais lorsque Victor Hugo commanda tranquillement à

l'hôtelier un repas pour sept personnes, et lorsque l'hôtelier lui répondit un *no* laconique qui, traduit et commenté par M. Abrahams, nous apprit que, puisque nous étions en Zélande, nous devions avoir dîné, comme tout le monde, à trois heures de l'après-midi.

— Ce qui signifie alors, dit Victor Hugo à M. Abrahams, que depuis trois heures nous digérons le dîner auquel j'ai eu l'honneur de vous inviter à six heures?

— Et si bien, répondit M. Abrahams sans se déconcerter, que c'est à mon tour de vous le rendre.

— Comment?

— Et à l'instant même, si vous voulez bien prendre la peine de me suivre. Je demeure à deux pas d'ici.

Cette vivacité de repartie eut parmi nous un plein succès. Il faut même que je me hâte d'ajouter, pour qu'elle n'étonne pas le lecteur, que M. Abrahams est le spirituel rédacteur en chef de l'unique journal de la Zélande, le *Middelburg Courant*.

Lorsque nous entrâmes dans son salon, toute sa famille — groupe aimable et sympathique où les jolis visages ne manquaient pas — nous y attendait. Après les compli-

ments d'usage, on passa du salon dans une salle à manger Louis XV, décorée de peintures dans le goût de Joseph Vernet, et où apparut tout à coup à nos yeux éblouis, magnifiquement servi sur une immense table chargée de fleurs et de fruits, le plus incontestable et le plus friand des soupers.

Figurez-vous un de ces menus délicats qui transforment brusquement l'affamé en gourmet : monstrueux turbot, filet succulent, poularde du Mans, perdreaux, buisson d'écrevisses, petits pois, que sais-je! tout cela arrosé d'un sauterne authentique, d'un richebourg à l'épreuve de la critique et d'un

crémant des plus parisiens; un de ces menus enfin qui, d'ordinaire, sortent couronnés de roses, du plancher des contes de fées, et qu'avait préparé depuis le matin, pour Victor Hugo, son fantastique invité redevenu son amphitryon avec une admirable science de l'art des péripéties.

VI

Le repas fut très-animé et très-cordial. Nous nous égayâmes beaucoup de cette invitation, supportée avec tant de calme par M. Abrahams, lequel savait si bien à quoi s'en tenir. Il y eut des rires, des toasts, des paroles d'hospitalité excellemment dites par le maître du logis. Après le thé, on se sépara.

Un nouvel incident nous surprit en rentrant à l'hôtel.

Nous demandâmes nos chambres. Nous avions toujours avec nous M. Abrahams.

— Quelles chambres? fit l'aubergiste.

— Les six chambres retenues par moi, dit M. Abrahams.

— Mais elles sont occupées.

— Comment! par qui donc?

— Par les six personnes que vous m'aviez annoncées et qui se sont présentées cette après-midi.

— De la part de M. Abrahams?

— Ia.

— Mais ces six personnes, je les amène avec moi, les voici.

— Ah ! fit l'aubergiste avec un étonnement placide.

Ici, le malentendu commença à devenir monosyllabique, et un cliquetis de *ia* et de *no* éclata tragiquement dans le dialogue. Nous étions victimes d'un rapt audacieux : on nous avait enlevé nos lits en plein jour.

— Mais ces personnes qui se sont présentées en mon nom, où sont-elles ? s'écria M. Abrahams impatienté.

— Là-haut, fit l'hôtelier.

— Je voudrais leur parler.

— Ia.

En ce moment, une tête fine, élégante, spirituellement parafée d'une longue moustache brune, apparut dans l'ombre sur un grand corps mince et élancé, et salua en disant avec un accent d'exquise politesse :

— Mille pardons, monsieur Victor Hugo; le voleur, c'est moi.

— Arthur Stevens ! s'écria Charles Hugo, en reconnaissant le frère des deux célèbres peintres belges.

— Le voleur, c'est moi, reprit-il. Mais je vous donne ma parole d'honneur que

j'ignorais que le propriétaire, ce fût vous. Je le regrette, car j'aurais gardé les chambres. Je m'en félicite, car, en vous les rendant, je puis me présenter à vous. Je voyage avec des dames. Cet hôtel est le seul de la ville; ces six chambres étaient les dernières vacantes de l'hôtel. On m'a demandé si j'étais de la famille d'Abraham, j'ai répondu oui. Voilà mon excuse.

On éclata de rire en se serrant la main. Il y eut un combat de générosité, Victor Hugo voulant laisser les chambres à Arthur Stevens, Arthur Stevens voulant les rendre à Victor Hugo. Ce ne fut qu'à grand'peine

qu'aidés par M. Abrahams, nous parvînmes à décider notre aubergiste à ne pas mettre à la porte celui qui venait de se dépouiller si généreusement de notre bien.

Mis au pied du mur, cet étrange Thénardier finit par avouer qu'il avait encore des chambres disponibles. Pourquoi donc ne les donnait-il pas ? Mystère. Il fallut un long colloque pour les lui arracher une à une. Bref, on se logea. Mais que dites-vous de ce personnage, assurément nouveau dans son genre, qui tient un hôtel et dont la préoccupation est de le conserver pur de tout mortel, qui a des chambres et qui les

refuse, qui a des provisions dans sa cuisine et qui les refuse, qui n'accueille l'argent du passant qu'avec un grognement hargneux, et qui aime encore mieux mordre les voyageurs que les écorcher ?

VII

Si cet hôtel Bulterys — Bulterys est sans doute le nom rébarbatif du maussade hôtelier — est, comme dit don César, d'une « trop farouche approche, » il est en revanche une vraie trouvaille pour le touriste.

Il occupe un des côtés d'une immense cour plantée de beaux arbres où l'on pénètre par une voûte romane et qu'entourent les bâtiments très-intéressants de l'an-

cienne abbaye de Notre-Dame, de l'ordre de Saint-Prémontré. Leur architecture, suffisamment respectée jusqu'ici, date du douzième et du seizième siècle. L'abbaye fut fondée en 1122, sous le règne de Godebald, vingt-quatrième évêque d'Utrecht, administrée par des abbés jusqu'en 1560, et jusqu'en 1574 par l'évêque de Middelbourg. Confisquée vers cette époque par la Réformation, elle a été consacrée depuis à divers usages. Elle sert aujourd'hui de logement aux assemblées des états provinciaux, aux députés des différentes villes et quelquefois, quand l'hôtel Bulterys y consent, aux voya-

geurs. Voilà, convenez-en, un édifice dont les morceaux sont bons! Qui se douterait qu'on peut faire tenir à la fois dans une abbaye une chambre des députés et un hôtel?

Mais la grande curiosité de Middelbourg, c'est l'hôtel de ville.

Parmi tous les hôtels de ville que j'ai vus — et j'en ai vu beaucoup — je n'en connais pas de plus complet. Il a été bâti à cette charmante époque où l'ogive commençait à se plier sous le caprice de la renaissance. Il est pourtant entièrement gothique, mais il y a dans le beffroi, historié

d'un jaquemart à figures de chevaliers et de fantassins dorés, dont les uns marquent les heures et les autres les demi-heures, dans les deux tourelles qui flanquent la façade, dans le pignon pittoresque qui la décore hardiment sur un des côtés, je ne sais quelle fantaisie inattendue et étourdiment magistrale. Il est admirablement conservé. Il a cette belle couleur blonde que donne la cuisson des âges. Enfin, rareté suprême, et dont on ne peut rencontrer un autre exemple dans les Flandres qu'à l'hôtel de ville d'Alost, chacune de ses vingt-cinq niches porte sa vieille statue du

seizième siècle intacte, debout et fière. Ce sont les vingt-cinq statues des comtes de la Zélande, depuis Thierry X jusqu'à Charles V. Elles sont l'œuvre de Michel Irvensel, sculpteur à Malines, qui les exécuta en quatre ans, de 1514 à 1518, et à qui elles furent payées dix-huit florins, c'est-à-dire plus de trente-six francs la pièce.

Qui connaît aujourd'hui ce pauvre sculpteur malinois ? N'est-il pas triste de penser que tant de talent, de goût et de volonté n'ont valu à l'artiste d'autre récompense que la pauvreté pendant sa vie et après sa mort que l'oubli ?

Ces statues, déjà fort nobles dans la simple nudité de la pierre, étaient autrefois peintes et dorées de manière à reproduire la couleur des diverses parties des costumes. Cela devait être d'une grande magnificence. Il faut se figurer cette façade, si riche encore, avec toute cette chevalerie de pourpre, d'azur et d'or, les écussons diaprés, les étendards rutilants, les éblouissements des sceptres et des couronnes, et, mêlée à cette reproduction extérieure du personnage, la sombre vie intime de la statue royale et comme une sorte de continuation du règne dans l'immobilité.

La peinture de chaque figure avait coûté moitié prix de la sculpture, soit environ neuf florins.

L'architecte, aussi obscur aujourd'hui que le sculpteur, s'appelait Anthonis Keldermans. S'il faut s'en rapporter aux comptes de la ville, il avait bâti en un an, de 1512 à 1513, cette admirable façade.

Il y avait autrefois — et cet usage s'est perpétué jusqu'au commencement de ce siècle — à un des angles de ladite façade, au bas de la tourelle de gauche, une cage de fer où était emprisonné un aigle vivant. Cet aigle était là pour représenter au natu-

rel l'aigle héraldique du blason de la ville. La malheureuse bête vivait et mourait en cage, victime du choix flatteur qu'ont fait d'elle les hommes pour représenter la force et la puissance. Je suis convaincu que cet aigle, condamné aux travaux forcés du blason, a dû faire là bien des réflexions mélancoliques sur les divers perchoirs que sa qualité d'aigle lui vaut ici-bas.

L'intérieur de l'hôtel de ville n'a malheureusement pas conservé, comme la façade, la physionomie du temps passé. L'escalier, blanchi au lait de chaux, est dans le style de la fin de Louis XIV. Il y a dans une des

salles, sous des vitrines, une jolie collection de verres de Venise et de Bohême et de belles reliures à fermoirs d'argent repoussé. La porte par laquelle on entre dans cette salle provient d'un couvent. Elle est très-magnifiquement sculptée dans le goût de la renaissance. Dans une sorte de vestibule il y a un tas de vieux morceaux de bois enluminés où l'on déchiffre les devises d'anciens écussons de la noblesse du pays, jetés là pêle-mêle par le balai de la Révolution.

Après l'hôtel de ville, il faut visiter à Middelbourg, dans l'enceinte de l'abbaye, les

salles des états provinciaux et leurs belles tapisseries, dont les sujets sont empruntés à l'histoire maritime du pays, et qui offrent d'excellents spécimens du savoir-faire de maître François Spierinck, tapissier à Delft, en 1592.

Les érudits vous diront que l'une de ces tapisseries représente un combat naval entre les Espagnols, sous Romer, et les Zélandais, sous Boizot, et qu'une autre est la défaite de vingt-deux bâtiments de guerre espagnols près du château de Rammekens. Au-dessus de la cheminée est le portrait, au point des Gobelins, de Guillaume le

Taciturne, entouré des armoiries de la province.

Ces tapisseries étaient plus nombreuses autrefois, mais on a eu l'ingénieuse idée de construire à une des extrémités de la salle une tribune pour le public, avec colonne et poêle. Il a fallu pour cela enlever une des tapisseries qui est allée on ne sait où. Maintenant on laisse cette précieuse tenture s'effacer sous la poussière et se ronger au soleil. De plus, on a accroché au beau milieu des batailles brodées par Spierinck un portrait en pied du roi actuel des Pays-Bas. Cette tache d'huile est fâcheuse.

Ce qu'on appelle à Middelbourg le musée est un lieu où il n'y a pas de tableaux, peut-être parce que la Zélande est le seul morceau de la Hollande qui n'ait pas produit de peintre.

L'unique grand homme du pays est l'amiral Ruyter. Aussi, ledit musée vous montre-t-il avec orgueil la roue de bois à laquelle travaillait l'illustre amiral lorsqu'il était en service à Flessingue comme garçon cordier chez les commerçants Lampsins et Kroeft.

Notre promenade à travers la ville se termina par le palais de justice, ancien do-

micile d'un particulier qui vivait sous Louis XIV, et dont les tentures de damas un peu passées et les tapisseries mythologiques lambrissent mélancoliquement aujourd'hui le temple de la Thémis zélandaise.

Comme nous sortions, un des magistrats qui nous accompagnaient présenta à Victor Hugo le registre du tribunal, en le priant de signer. Il écrivit :

Justitia veritas, non severitas.

VIII

Il ne fallait, pas plus ce jour-là que la veille, compter sur le dîner de l'hôtel. La ville nous avait pris toute notre après-midi. Aussi M. Abrahams avait-il mis prudemment dans le programme de notre journée que nous dînerions à Dombourg, agréable site au bord de la mer. Là, nous devions trouver la table d'hôte des baigneurs et des baigneuses plus hospitalière, heu-

reusement, que celle de l'hôtel Bulterys.

Notre groupe se composait maintenant d'une douzaine de personnes, la caravane de Stevens ayant doublé la nôtre.

La route de Dombourg est une des plus riantes de l'île. A un quart d'heure de la plage, on mit pied à terre et l'on s'engagea dans un bois de sapins et de sycomores, sauvage comme un coin de forêt et entretenu comme un parc, à ce point que les promeneurs doivent suivre dans les allées la piste de ceux qui les ont précédés, pour ne pas détruire l'œuvre du râteau quotidien.

Cette propreté imperturbable de la Zélande

ne laissa pas de nous égayer. Derrière les arbres, on apercevait la crête aride et sauvage de la dune, et nous nous étonnâmes que ce râteau chinois n'allât pas jusqu'au sable de la grève.

La mer est là ce qu'elle est partout ailleurs. Cependant, comme il est séant qu'en Zélande la mer elle-même ait des originalités inattendues, la côte de Dombourg offre à l'étude des savants cette particularité problématique, qu'on n'y trouve pas seulement des coquillages, mais des monnaies anglo-saxonnes, et qu'en 1706, à marée base, on y a pêché un temple romain.

On conserve, en effet, au musée de Middelbourg des débris informes qui proviennent de cette pêche assurément miraculeuse, et j'ai vu depuis à Bruxelles, dans la tour de Hal, un bas-relief très-intéressant et très-authentique, avec une inscription latine très-lisible encore, et qui, trouvé à Dombourg, a pris, je ne sais comment, le chemin de Bruxelles. Ce bas-relief est la figure, assise entre un chien et un panier de fruits, de la déesse locale Nehalennia, à qui était dédié le temple du troisième siècle découvert sous les vagues en 1706. Vrai ou faux, le fait me paraît valoir la peine d'être

approfondi, et je demande, au nom de la science, que l'Académie des inscriptions et belles-lettres aille prendre un bain de mer à Dombourg.

Avant le dîner, Victor Hugo et ses deux fils allèrent voir les fameuses digues de Westcappel. J'eus le tort de ne pas les suivre, car je pourrais aujourd'hui vous décrire *de visu* le barrage, célèbre dans ce pays des digues, et qui a coûté si cher, que les frais d'entretien, capitalisés et additionnés aux frais de construction, représentent une somme égale à celle que vaudrait la digue si elle était en argent massif. Quel

joyau de fertilité ce doit être que cette île de Walcheren pour être digne d'une pareille monture !

A six heures et demie, la cloche du petit hôtel de Dombourg, qui en est en même temps, je crois, l'unique maison, nous réunissait tous à table.

— Pour le coup, c'est moi qui suis l'amphitryon ! avait dit Victor Hugo à M. Abrahams. Voici enfin un dîner d'auberge qui s'annonce avec toutes les apparences de la réalité, et je vous préviens que cette fois vous êtes à ma table.

M. Abrahams s'inclina.

— Veuillez seulement commander les vins, reprit Victor Hugo ; vous savez mieux que moi ce qui convient.

On s'assit, on mangea, on but, on causa, et avec d'autant plus d'entrain que M. Abrahams multipliait les vins rouges et les vins blancs de façon à remplir magnifiquement les intentions de Victor Hugo. Le château-d'yquem suivait les huîtres et le romanée, le rôti ; le vin de Champagne de la meilleure marque était à son poste dès le potage, et les verres-mousseline, petits et grands, ne suffisaient pas à cette prodigalité de rubis et de topazes liquides. La carte des vins

était comme inséparable de M. Abrahams. Il la consultait sans cesse, faisant au sommelier des signes rapides et mystérieux aussitôt suivis des meilleures années et des meilleurs crus de la cave.

Après le café, François-Victor, pendant qu'on causait, demanda l'addition. Cette demande amena entre l'hôtelier et lui un aparté qui fini par faire éclater sur la table cette révélation : le dîner était payé d'avance.

On eut beau réclamer, disputer, s'acharner, accabler M. Abrahams de reproches et l'hôtelier de supplications, rien n'y fit,

le dîner demeura payé, et le champ de bataille de l'addition resta à M. Abrahams, à la grande confusion de Victor Hugo, qui dut se résigner à quitter Middelbourg sans avoir eu à sa table son invité.

IX

Le lendemain, en effet, au point du jour, un omnibus nous conduisait à Flessingue, où nous prenions de nouveau passage pour Wemeldingen, notre point de départ.

Là, nous devions retrouver M. Van Maenen, qui nous reprenait à M. Abrahams pour nous mener à Ziéricsée.

Il s'en fallut de peu qu'avant de nous embarquer nous ne nous perdissions dans

le dédale des bassins du port de Flessingue, à la recherche du bateau *le Flessingue*, que nous devions prendre. Notre groupe s'était imprudemment divisé en deux, les uns déjà embarqués, les autres courant encore, et, pressés par l'heure, nous allions peut-être voir le côté des hommes séparé du côté des femmes jusqu'à la fin du voyage, lorsqu'un petit enfant, espèce de lutin hollandais, qui nous rappela, par l'à-propos de son apparition, la jeune fille d'Anvers, se fit le guide complaisant de nos voyageuses en détresse et les ramena au bateau.

Flessingue est, paraît-il, peu curieux, et

nous n'avons pas à regretter de l'avoir involontairement traversé au pas de course ; mais M. Van Maenen nous avait promis dans Ziéricsée une vraie ville hollandaise, comme on n'en voit plus que dans les clairs de lune de Van der Neer.

A Wemeldingen nous trouvâmes notre complaisant capitaine à son poste, et nous quittâmes *le Flessingue* pour le *Telegraaf*, où nous devions voyager de nouveau jusqu'à Zype, point de débarquement pour aller à Ziéricsée.

Notre déjeuner, commandé d'avance sur le pont du bateau par M. Van Maenen, et

auquel il prit naturellement part, nous permit de faire tout à fait connaissance avec cet excellent homme et d'apprécier à notre aise sa tranquille obligeance, si simplement inspirée par une admiration discrète.

Le déjeuner avait occupé la traversée et l'on achevait le café lorsque le bateau atterrit à Wemeldingen. Là, la caravane se partagea sur deux chars à bancs, et l'on roula vers la petite ville inconnue qui avait un si singulier nom.

Une grosse tour, reste d'une enceinte du treizième siècle, nous la fit reconnaître

d'avance à l'horizon. La route y venait aboutir, et nos voitures ne tardèrent pas à franchir la porte ogive dont nous avions aperçu de loin le robuste donjon.

A droite du donjon, sur un pignon resté debout de l'ancien rempart, on apercevait une espèce de petit paratonnerre, haut d'environ trois pieds, que terminait à sa base un nœud assez semblable à la garde d'une épée. Cette aigrette de fer était en effet une épée, l'épée du capitaine espagnol Mondragon. Le capitaine Mondragon, au seizième siècle, s'était emparé de la ville, et, en manière de prise de possession,

comme on met son cachet sur une cire, il avait de sa propre main planté par la poignée cette épée victorieuse sur le rempart, et scellé pour ainsi dire sa conquête avec le pommeau de sa dague.

Il y a donc maintenant près de trois cents ans que cette lame, aujourd'hui rouillée, dresse sa petite ligne perpendiculaire, hautaine et insolente, sur ce vieux rempart sombre et aussi démantelé que l'épée est émoussée. Car voilà le néant de l'orgueil humain ! le rempart s'écroule et l'acier se ronge, et nous qui passons aujourd'hui au grand trot de notre voiture devant ces deux

ruines qui se sont combattues jadis, nous ne pouvons nous empêcher de sourire en voyant de la rouille qui a fait peur à de la poussière.

X

Nous venions d'entrer dans la ville. J'avais les yeux levés et je faisais remarquer à Stevens, mon voisin de char à bancs, la dentelure pittoresque d'une succession de toitures hispano-flamandes, lorsqu'à son tour il me toucha l'épaule et me fit signe de regarder ce qui se passait sur le quai.

Une foule bruyante d'hommes, de femmes et d'enfants entourait Victor Hugo.

Descendu de voiture et escorté des autorités de la ville, il s'avançait, l'air simplement ému, le front découvert, avec deux bouquets dans les mains et deux petites filles en robe blanche à ses côtés.

C'étaient les deux petites filles qui venaient de lui offrir les deux bouquets.

Que dites-vous, par ce temps de visites couronnées et d'ovations artificielles ou officielles, de cette entrée naïvement triomphale d'un homme universellement populaire qui arrive à l'improviste dans un pays perdu, dont il ne soupçonnait même pas l'existence, et qui s'y trouve tout naturelle-

ment dans ses États ? Qui eût pu faire prévoir au poëte que cette petite ville inconnue, dont il avait considéré de loin la silhouette avec curiosité, c'était sa bonne ville de Ziéricsée ?

Au dîner M. Van Maenen dit à Victor Hugo :

— Savez-vous quelles sont ces deux jolies enfants qui vous ont offert des bouquets?

— Non.

— Ce sont les filles d'un revenant.

Ceci demandait une explication, et le capitaine nous raconta l'aventure étrange que voici :

Il y avait environ un mois de cela. Un soir, au crépuscule, une voiture où étaient un homme et un petit garçon rentrait en ville. Il faut dire que cet homme avait, peu de temps auparavant, perdu sa femme et un de ses enfants, et en était demeuré très-triste. Bien qu'il eût encore deux petites filles et le garçon qu'il avait en ce moment avec lui, il ne s'était point consolé et il vivait dans la mélancolie.

Ce soir-là, sa voiture suivait une de ces chaussées élevées et abruptes qui sont, à droite et à gauche, bordées d'un fossé d'eau stagnante et souvent profonde. Soudain le

cheval, mal dirigé sans doute à travers la brume du soir, perdit brusquement l'équilibre et roula du haut du talus dans le fossé, entraînant avec lui la voiture, l'homme et l'enfant.

Il y eut dans ce groupe d'êtres précipités un moment d'angoisse affreuse, dont personne ne fut témoin, et un effort obscur et désespéré vers le salut. Mais l'engloutissement se fit avec le pêle-mêle de la chute, et tout disparut dans le cloaque, qui se referma avec l'épaisse lenteur de la boue.

L'enfant seul, resté comme par miracle hors du fossé, criait et appelait lamentable-

ment, en agitant ses petits bras. Deux paysans qui traversaient à quelque distance de là un champ de garance entendirent ses gémissements et accoururent. Ils retirèrent l'enfant.

L'enfant criait :

— Mon papa ! mon papa ! je veux mon papa !

— Et où est-il donc, ton papa ?

— Là, disait l'enfant, en montrant le fossé.

Les deux paysans comprirent, et se mirent à la besogne. Au bout d'un quart d'heure, ils retirèrent la voiture brisée ; au bout d'une demi-heure, ils retirèrent le

cheval mort. Le petit criait toujours et demandait son père.

Tout ceci avait pris une heure environ. Le désespoir de l'enfant redoublait ; il ne voulait pas que son père fût mort. Les paysans le croyaient bien mort pourtant ; mais, comme l'enfant les suppliait et s'attachait à eux, et qu'ils étaient de braves gens, ils tentèrent, pour calmer le petit, ce qu'on fait toujours en pareil cas dans le pays, et se mirent à rouler le noyé dans le champ de garance.

Ils le roulèrent ainsi un bon quart d'heure. Rien ne bougea. Ils le roulèrent

encore. Même immobilité. Le petit suivait et pleurait. Ils recommencèrent une troisième fois, et ils allaient renoncer pour tout de bon, lorsqu'il leur sembla que le cadavre remuait un bras. Ils continuèrent. L'autre bras s'agita. Ils s'acharnèrent. Le corps entier donna de vagues signes de vie, et le mort se mit à ressusciter lentement.

Cela est extraordinaire, n'est-ce pas ? Eh bien, voici qui est plus inattendu encore. L'homme soupira longuement en revenant à la vie, et s'écria avec désespoir :

— Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que vous

avez fait? J'étais si bien là où j'étais ! J'étais avec ma femme, avec mon fils. Ils étaient venus à moi, et moi à eux. Je les voyais, j'étais dans le ciel, j'étais dans la lumière. Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que vous avez fait? Je ne suis plus mort !

L'homme qui parlait ainsi venait de passer une heure dans la fange. Il avait le bras cassé et des contusions graves.

On le ramena à la ville.

— Et il vient seulement de guérir, ajouta M. Van Maenen en achevant de nous raconter cette histoire. C'est M. Languemois du Does, une des intelligences les plus dis-

tinguées non-seulement de la Zélande, mais de la Hollande. C'est un de nos premiers négociants. Tout le monde l'estime et l'honore ici. Quand il a su, monsieur Victor Hugo, que vous alliez passer par la ville, il a voulu absolument se lever de son lit, qu'il n'avait pas encore quitté depuis un mois, et il a fait aujourd'hui sa première sortie pour aller au-devant de vous et vous présenter ses deux petites filles, à qui il avait donné pour vous des bouquets.

Il n'y eut qu'un cri par toute la table.

— Ce sont là des choses qui ne se passent qu'en Zélande! Les voyageurs

n'y viennent pas, mais les habitants y reviennent.

— On aurait dû l'inviter à dîner, hasarda la partie féminine de la table.

— L'inviter?... m'écriai-je. Mais nous étions déjà douze! Ce n'était pas précisément le moment d'inviter un fantôme. Aimeriez-vous, mesdames, avoir un mort pour treizième?

— Il y a, dit Victor Hugo, qui était resté silencieux, deux énigmes dans cette histoire, l'énigme du corps et celle de l'âme. Je ne me charge pas d'expliquer la première ni de dire comment il se peut qu'un

homme reste englouti toute une grande heure dans un cloaque sans que mort s'ensuive. L'asphyxie, il faut le croire, est un phénomène encore mal connu. Mais ce que je comprends admirablement, c'est la lamentation de cette âme. Quoi! elle était déjà sortie de la vie terrestre, de cette ombre, de ce corps souillé, de ces lèvres noires, de ce fossé noir! Elle avait commencé l'évasion charmante. A travers la boue, elle était arrivée à la surface du cloaque, et, là, à peine rattachée encore par la dernière plume de son aile à cet horrible dernier soupir étranglé de fange, elle res-

pirait déjà délicieusement le frais ineffable du dehors de la vie. Elle pouvait déjà voleter jusqu'à ses amours perdus et atteindre la femme et se soulever jusqu'à l'enfant. Tout à coup la demi-évadée frissonne; elle sent que le lien terrestre, au lieu de se rompre tout à fait, se renoue sous elle, et qu'au lieu de monter dans la lumière, elle redescend brusquement dans la nuit, et qu'elle, l'âme, on la fait violemment rentrer au cadavre.

» Alors, elle pousse un cri terrible.

» Ce qui résulte de ceci pour moi, ajouta Victor Hugo, c'est que l'âme peut rester un

certain temps au-dessus du corps, à l'état flottant, n'étant déjà plus prisonnière et n'étant pas encore délivrée. Cet état flottant, c'est l'agonie, c'est la léthargie. Le râle, c'est l'âme qui s'élance hors de la bouche ouverte et qui retombe par instants, et qui secoue, haletante, jusqu'à ce qu'il se brise, le fil vaporeux du dernier souffle. Il me semble que je la vois. Elle lutte, elle s'échappe à demi des lèvres, elle y rentre, elle s'échappe de nouveau, puis elle donne un grand coup d'aile, et la voilà qui s'envole d'un trait et qui disparaît dans l'immense azur. Elle est libre. Mais quelquefois aussi

le mourant revient à la vie ; alors, l'âme désespérée revient au mourant. Le rêve nous donne parfois la sensation de ces étranges allées et venues de la prisonnière. Le rêve, ce sont les quelques pas quotidiens de l'âme hors de nous. Jusqu'à ce qu'elle ait fini son temps dans le corps, l'âme fait, chaque nuit, dans notre sommeil, le tour de préau du songe.

XI

M. Van Maenen ne nous avait pas trompés. Ziéricsée est une ville comme on n'en trouve plus ou presque plus.

Son difficile accès a été pour elle un bienfait. La petite ville du seizième et du dix-septième siècle, oubliée et dédaignée, s'est tout doucement conservée dans son écrin satiné de brouillard hollandais, et nous som-

mes peut-être les premiers curieux qu'elle ait vus.

Et, à ce propos, une réflexion entre parenthèses. On reconnaît le véritable voyageur artiste à une chose, c'est qu'il va de préférence où l'on ne va pas. Sa terreur, c'est de rencontrer ce qu'en style de commis voyageur on nomme la « belle ville. » La belle ville, c'est-à-dire ce régal bête de grandes rues blanchâtres qui alignent, non pas des maisons, mais des immeubles, et qui s'appellent rues *du Progrès*, *de l'Industrie*, *de la Loi*, comme des femmes qui s'appelleraient *Athénaïs*, *Aldegonde* ou

Azelma. Ici se dresse l'empois majestueux de la colonnade bourgeoise, produit direct de l'accouplement du propriétaire et de l'architecte. Le théâtre dont on est fier, colonne. Le palais de justice, colonne. Le grand café des *Amis de la Constitution*, colonne. C'est une chose effrayante de vieillesse, qu'une ville neuve construite avec le plâtre d'un faux col et qui a pour principe architectural le cou d'un notaire.

Salut donc à la petite ville qui s'est conservée, dans son ombre, saine et bien portante et sans l'infirmité des édifices majestueux! C'est elle qui est vraiment neuve,

c'est-à-dire toujours nouvelle aux yeux. Chaque année lui ajoute un charme. Elle a l'éternel rayonnement des rides du passé, et, quand on pense à la décrépitude des moellons modernes, on ne trouve rien de frais et de pimpant comme le bonhomme Jadis des vieilles villes, et l'on est tenté de dire au passé : « Bonjour, gamin ! »

A ce compte, Ziéricsée a de la jeunesse à revendre. Figurez-vous le plus amusant tohu-bohu de toits denticulés se faisant la courte échelle au-dessus d'un zigzag de quais verdis. Il y en a de toute taille et de toute mine. Celui-ci grimace; celui-là sou-

rit. Voici une maison qui se met à son balcon et qui regarde passer un gros bateau ventru et rubicond, étalé sur l'eau comme un ivrogne. Cette autre arrose un pot de fleurs. Cette autre mouche son profil avec une loque.

Toutes ces façades ont des angles à elles. Elles se bousculent, se tassent, se cognent, se gourment, se racontent la nouvelle. L'ogive fait bon ménage avec la chicorée. Ceci, c'est la prison, un bel édifice du treizième siècle, qui a encore ses barreaux, mais qui n'a plus de prisonniers. Dans cette rue, là-bas, c'est la maison de bois des chevaliers,

très-noble encore avec son vieux blason presque effacé et ses mascarons singuliers. Avisez ces bas-reliefs peints et dorés, c'est du Louis XV. Et ces trilobes si purs, c'est du Louis XII. Et cela se coudoie. La figure du quai se compose du plus charmant pêle-mêle chronologique, et s'amuse à faire voisiner sur le pas de leur porte toutes ces bonnes vieilles commères de l'histoire.

Pas de tache blanche et criarde. C'est à peine si, de loin en loin, on remarque la petite ordure de l'Empire et de la Restauration. Nulle trace de badigeon. Rien que la haute et chaude couleur de la pierre, et

ce beau rouge de la brique qui est le fard des vieilles villes.

De ce tas de maisons jaillit, comme le plumet d'un feutre cabossé, le bijou d'architecture le plus inattendu. C'est le beffroi de l'hôtel de ville. Est-ce de la pierre? est-ce du bois? Cherchez. De quelle époque et de quel style? Cherchez encore. L'archiviste qui nous conduit, dit : « Louis XI, » Victor Hugo dit : « Henri IV »

La réalité, c'est que ce beffroi est une invention fantasque et d'un caprice inouï. Quelque chose comme une chinoiserie de la Renaissance. Un beffroi qui ressemble

à une pagode. Au sommet de la flèche des ailerons, découpés à jour et à l'emporte-pièce comme les éventails, agrémentent et allégent pour l'œil les lourdes bulbes du clocher flamand. Au-dessous, quatre cadrans déchiquetés promènent autour de l'édifice le filigrane doré des heures; plus bas, comme les breloques sous la montre, un cercle de cloches petites et grandes, espèces de fruit charmant de ce thyrse de pierre, balance la grappe de ses sonnettes et de ses carillons.

Tout cela transparent, tarabiscoté, traversé de lumière et d'air, accroché sur la

panse ouvragée du beffroi, qui semble prêt à tourner au vent, et qui donne l'idée d'une girouette dont on aurait fait un clocher.

L'archiviste ou plutôt le secrétaire de ville, M. Ermerins, — un aimable homme, très-épris de son hôtel de ville, — nous en fait visiter l'intérieur. C'est bien réellement un édifice du seizième siècle qui s'est greffé, par suite d'incendie, sur des assises gothiques du quinzième.

Maintenant, je vous donne en mille à deviner ce qu'on trouve dans les salles de cet hôtel de ville fantasque, et quel est le per-

sonnage qui y a élu domicile. Songez que vous avez affaire à un hôtel de ville de carnaval, à une espèce d'énorme magot de l'architecture, et que, par conséquent, l'habitant doit être en harmonie avec le logis, et le mollusque avec le coquillage.

Je commence par vous dire que ce n'est ni M. le bourgmestre, ni M. l'échevin ; ce n'est même ni un Hollandais, ni un Zélandais, ni un Ziéricsois. Le personnage qu'on trouve en permanence dans l'hôtel de ville, c'est un Esquimau.

Un Esquimau dans sa pirogue, avec son sac de peau de poisson qui le couvre de la

tête aux pieds, emboîté et encapuchonné, un Esquimau au complet. Seulement, il est mort.

Vous ne comprenez pas davantage? L'histoire est fort simple pourtant. Au siècle dernier, des pêcheurs trouvèrent sur la plage qui avoisine la ville un singulier naufragé. Il était assis et enfermé jusqu'à la ceinture dans une étroite embarcation faite d'un tronc d'arbre. Il avait pour tout vêtement une sorte de caban noir luisant et vernissé, fait d'une peau de phoque. Il ne donnait plus signe de vie. On reconnut un Esquimau. La mer l'avait apporté là, dans

sa pirogue, du fond des régions polaires. On le trouva digne d'être logé à l'hôtel de ville.

Nous l'avons vu. Est-ce un homme? est-ce une momie? est-ce un mannequin? Je l'ignore. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce fut un Esquimau, c'est-à-dire ce pâle habitant des terres glacées, qui s'incorpore à sa barque et qui manœuvre au milieu des banquises l'éclair-reptile de sa longue flèche de bois. Le centaure a été l'homme-cheval, la sirène a été la femme-poisson : l'Esquimau, c'est l'homme-pirogue. C'est l'effrayante chimère du pôle.

Mais quel naufrage que celui-là ! un naufrage qui vous prend dans les glaces et qui vous jette dans un hôtel de ville !

Ziéricsée avait encore, il y a trente ans, une magnifique cathédrale. Elle a été détruite par un incendie suivi d'un architecte.

Sa ruine, en effet, suffisait encore comme curiosité superbe. J'en ai sur ma table un croquis. Elle devait certainement valoir pour l'archéologue Holyrood et Jumièges. Elle a été soigneusement remplacée par une lugubre bâtisse, effroyablement carrée, style acajou.

Invités à la visiter (car je soupçonne ces braves Ziéricsois d'en être fiers), nous y passâmes un quart d'heure, qui eût été douloureux si l'orgue n'avait un peu calmé la crise Louis XVIII que nous traversions. Heureusement, l'organiste en chef, prévenu de la visite d'Hugo, jouait en son honneur un de ces vastes airs qui tombent de l'orgue par nappes d'harmonie, et ceci me permit d'écouter ce temple sans le voir.

L'orgue, c'est toujours beau. Rien de plus saisissant et de plus grandiose que cette harmonie puissante et douce qui sort de ces gigantesques tubes de fer. L'homme a

inventé le piano, Dieu a inventé l'orgue.

Nous écoutions tous en silence et dans une sorte d'immobilité religieuse. Je remarquai que Victor Hugo écrivait sur son carnet de voyage. J'eus, je l'avoue, l'indiscrétion de me pencher par-dessus son épaule, et je lus ces strophes, que vous trouverez sans doute dans son prochain volume de vers avec le début qui leur manque :

. . . . Soudain,
L'orgue commence. Voix profonde !

Un éclair d'harmonie éclate, et disparait.
Puis, comme en la mêlée et comme en la forêt,
Le bruit monte, tremble, s'écroule,
Et se redresse ainsi qu'un combattant, debout,

Et, comme dans une urne embrasée où l'eau bout,
Les sombres voix croissent en foule.

Il semble qu'on ne sait quel attendrissement,
Devant la terre, champ de bataille fumant,
Où tant de douleurs se lamentent,
Ait saisi tout à coup l'airain farouche et froid,
Et qu'il veuille apaiser l'âme humaine, et l'on croit
Entendre des canons qui chantent.

XII

De la cathédrale incendiée et désastreusement remplacée, il reste encore le beffroi.

Il est gothique et du plus pur caractère. Ses proportions sont énormes. Il est trapu et sévère. Comme cela se voit souvent, il était isolé de la cathédrale et formait à côté d'elle un édifice à part. Inachevé au quatorzième siècle, il devait être surmonté,

d'après le plan qu'on a conservé, d'une flèche qui aurait élevé l'ensemble à une hauteur de cinq cents pieds. La ruine est venue avant le couronnement. C'est l'histoire de bien des édifices et de bien des institutions.

Cinq ou six ouvriers sont en train de murer une des deux ogives qui s'ouvrent puissamment à la base du beffroi, c'est-à-dire qu'on va le gâter; en bas, après l'avoir défiguré en haut; car l'architecte académique qui a sévi un moment sur Ziéricsée, n'a pas manqué de coiffer la tour d'un entablement corinthien qui la fait

maintenant ressembler à la table de nuit d'un géant bête; d'autant plus que ce grand meuble s'ouvre commodément par en bas, et que l'architecture pseudo-grecque à laquelle il est maintenant livré comporte parfaitement les urnes.

Le chef de notre caravane, qui aime les ascensions, voulut monter sur la tour, et nous entraîner tous à sa suite. François-Victor, plus brave que Charles, Stevens et moi, osa seul affronter le vertige. Ce que c'est que d'avoir traduit Shakespeare!

Nous refusâmes donc lâchement. Victor Hugo, suivi du page du roi Lear, monta

sans nous les marches de l'étroite vis de Saint-Gilles, percée de fenêtres de plain-pied avec l'abîme. Il eut le sang-froid de les compter, ces marches! Il y en a 278. C'est à faire frémir.

Du sommet de la tour, on découvre, paraît-il, une vue splendide. D'un côté, la mer, de l'autre, la plaine, et, si l'on baisse les yeux, au bas de la tour, comme aux pieds d'une aïeule, le tas de joujoux de la petite ville éparpillée et ébouriffée.

Comme il allait redescendre, le poëte trouva, l'attendant au seuil de la porte qui débouche sur la plate-forme, les ouvriers

qui, à son arrivée, travaillaient au soubassement du beffroi. Ils étaient venus le saluer à deux cent soixante et dix-huit pieds au-dessus du niveau de la mer. C'était flatteur.

Victor Hugo et François redescendirent enfin. Nous commencions à être inquiets. Nous savions, pour l'avoir entendu raconter au poëte, qu'il avait, dans sa jeunesse, écrit un chapitre de *Han d'Islande* sur une des tours du château de la Roche-Guyon ; et Charles prétendait que son père pouvait bien s'être mis, là-haut, à commencer *Quatre-vingt-treize*, pourvu qu'il y eût trouvé une plume.

Il n'avait trouvé qu'un immense clou tout rouillé qu'il avait soigneusement ramassé et qu'il nous montra avec une certaine satisfaction. D'où pouvait venir ce clou démesuré, récolté sur la table de nuit du géant? Peut-être de sa carafe, s'il prend de l'eau ferrée.

Il paraît, du reste, que la plate-forme est fort malpropre. Le cyclope qui y pose tous les soirs sa veilleuse, ne prend pas soin de l'épousseter. Un tas de mouches, qui sont des goëlands et des mouettes, y font les petits besoins de l'immensité.

Sur la route de l'église, nous nous étions

arrêtés devant une maison qu'il ne faut pas oublier : c'est l'hospice des enfants trouvés.

On nous y fit voir une vieille peinture sans valeur, mais intéressante par son sujet. Ce sont des Ziéricsois du siècle dernier qui, à marée basse, travaillent le sable de la mer et en tirent je ne sais quelle matière reconnue indispensable pour la fabrication du verre. On a perdu depuis le secret de cette singulière exploitation.

Cette matière, recueillie, mise à part et amoncelée aux environs de la ville, a fini par former un petit monticule, que nous avons

vu le lendemain en allant à Brauwershaven, et qu'on a longtemps considéré comme sans valeur. On ne s'en est avisé que récemment, et aujourd'hui des navires s'en vont chargés de ce précieux minerai, qui rapporte à la ville sept à huit mille florins par an. Cette butte est tout simplement un trésor qui vaut plus d'un demi-million.

Mais est-ce assez comique, une mer qui fait du verre ! Il faut venir en Zélande pour trouver des plages aussi fertiles en temples romains, en Esquimaux et en carreaux de vitre.

Il y a dans ce même hospice une cham-

bre qu'on ne songeait pas à nous montrer et qui nous a fait jeter des cris d'admiration. C'est par hasard qu'un de nous, en poussant une porte, s'est tout à coup trouvé dans ce ravissant réduit.

Décrivons-le, il en vaut la peine, surtout pour les amateurs de bibelots.

On croit entrer dans une boîte d'or. Les murs sont tendus d'un cuir de Flandre à grands bouquets d'or, admirablement conservé et de la plus belle qualité. Sur la cheminée une adorable glace à cadre tarabiscoté et ornée au sommet d'un trumeau Louis XV dans le goût de Watteau, et que

Stevens déclara être d'un maître. A gauche de la porte d'entrée, une armoire d'un rococo incomparable, en bois doré; chaises et fauteuils en vieux velours d'Utrecht frappé de dessins en relief. Plafond à caissons peints à fresque et semés de mythologies toutes joufflues d'Amours.

Tout cela, vieux comme nos grand'mères, et frais éclos pourtant. Un immense caprice mêlé à de l'opulence. Une chambre qu'on adjugerait, rue Drouot, à des sommes folles, et que lord Hertford, s'il la voyait, ferait voyager tout entière jusque chez lui, en écrivant sur le wagon qui l'emporterait: *Fragile*.

Ah! quelle chambre! on la mettrait dans un écrin. On se sent là en plein dix-huitième siècle, à cette époque où tout ce qui peut charmer les yeux s'est brusquement épanoui dans le mobilier, et où la rocaille, un peu lourde parfois dans l'architecture, a été la grâce de l'ameublement.

Cette époque est unique. La ligne courbe, qu'on pourrait aussi appeler la ligne aimable, s'empare des portes, des fenêtres, des plafonds, des boiseries, des miroirs, des lustres, des cadres, des étoffes, des tentures, et fixe le profil de tout un art merveilleux. La volute, la guirlande, la torsade,

le lacs d'amour, succèdent follement et avec une sorte de joie éperdue à l'inflexible loi de l'équerre. Plus d'angles. Un arrondissement charmant de toutes les extrémités. La ligne aimable, c'est-à-dire le plus court chemin d'une rose à un coquillage, se met à onduler voluptueusement dans le boudoir et à enrouler sa spirale autour de la femme.

L'art rococo, c'est le serpent devenu le tapissier d'Ève.

XIII

On n'a pas oublié que, pendant toute cette promenade, nous étions accompagnés des autorités de la ville, ou, du moins, de quelques-uns de ses plus notables bourgeois. Ce qu'il faut ajouter aussi, c'est que la ville continuait d'être toute en émoi.

Il y avait en permanence autour de notre hôtel un rassemblement de curieux, contenu par deux sergents de ville. C'était tout

ce que Ziériczée pouvait donner à la fois de foule et de police.

Un des habitants, M. Van Vliet, grand négociant en garance et riche industriel, avait mis à la disposition de Victor Hugo sa calèche pour aller visiter, à deux lieues de Ziéricsée, Brauwershaven, en français le *port des Brasseurs*.

Cette calèche avait conduit, il y a quelques années, le roi actuel des Pays-Bas.

C'était décidément la voiture de gala de Ziéricsée.

Le propriétaire s'en était gracieusement fait le cocher.

Au lieu de traverser tout simplement la ville, il en parcourut successivement toutes les rues, comme pour montrer son hôte à ses concitoyens.

Ceux-ci, en effet, revêtus de leurs habits de fête, étaient sur le pas de leurs portes ou aux fenêtres de leurs logis, et saluaient.

Sur la route de Brauwershaven, les paysans étaient également sur le seuil de leurs chaumières et saluaient aussi.

En arrivant au petit port des Brasseurs, nous trouvâmes les maisons, les navires et les barques pavoisés.

Le bourgmestre nous attendait en habit

noir et en cravate officielle. Peu s'en fallut qu'il ne présentât les clefs de la ville.

Il nous fit visiter l'hôtel de ville, bâtiment qui ne manque pas de caractère dans sa simplicité pauvre, et auquel on monte par un perron accosté de deux lions de pierre.

Dans un grenier, mêlés aux charpentes poudreuses de la toiture et à la membrure de l'horloge monumentale de la ville, nous découvrîmes des engins étranges.

— Qu'est-ce que c'est que ceci ? demanda Victor Hugo au bourgmestre.

— Ce sont d'anciens instruments de tor-

ture, répondit le bourgmestre. Voici un chevalet sur lequel on étirait le patient. Il a un peu plus de deux mètres de long, et il fallait que le patient atteignît cette dimension.

C'était une variété du lit de Procruste, en usage encore dans ce petit pays, il n'y a pas cent ans.

— Et ceci ? demanda Victor Hugo.

— Ceci, répondit le bourgmestre, c'est plus curieux encore. Cela consiste, comme vous voyez, en deux énormes pierres nouées à une forte chaîne de fer. On les appelait *les pierres de la loi*, comme on ap-

pelle encore l'échafaud *les bois de justice.* C'était un supplice réservé aux femmes coupables d'adultère. On leur passait la chaîne et ses poids sur la nuque et sur les épaules, de manière que les pierres pendissent le long de leur corps. Puis on les coiffait de ce large cylindre de fer que vous voyez là, et on les promenait ainsi toutes nues par la ville.

Victor Hugo, ses deux fils, Stevens et moi, nous essayâmes, sans pouvoir y parvenir, de soulever *les pierres de la loi.*

Il est vrai que nous n'étions pas des femmes.

Ces instruments incontestables des monstrueuses pénalités qu'a détruites la Révolution gisent maintenant dans ce grenier, inutiles et poudreux, et on les heurte du pied en passant. Cela tient à ce que l'horloge, qui est là aussi, marche dans l'ombre.

En sortant de l'hôtel de ville, le bourgmestre voulut nous conduire dans sa demeure.

Sur la place qui sépare l'hôtel de ville du port, nous nous arrêtâmes un instant devant une statue. Cette statue n'est pas celle d'un amiral comme celle que

Flessingue a élevée à Ruyter. C'est, chose surprenante, la statue d'un poëte. Oui, en vérité, d'un poëte, du seul poëte que la Zélande ait produit, Jacob Cats.

Jacob Cats a laissé un gros volume de vers qui est presque une Bible, par son énormité d'abord, puis par son autorité en Zélande. Il n'y a pas une cabane de paysan où l'œuvre de Jacob Cats ne soit lue tous les soirs, à l'heure de la veillée. Le chef de famille ouvre le respectable in-folio bouclé dans sa reliure du siècle dernier par un fermoir de cuivre ciselé, et récite à voix haute les vers du poëte populaire. Ce sont,

en général, des sentences et des proverbes, commentés et rimés, paraît-il, souvent avec profondeur, presque toujours avec une naïveté fine et spirituelle. Des gravures, dont il est difficile de deviner le sujet quand on n'en déchiffre pas en même temps la légende zélandaise, excitent à chaque page la curiosité du lecteur par leur mystérieuse étrangeté. Je ne puis me porter personnellement garant du mérite de Jacob Cats, n'ayant pas lu une ligne de son immense poëme. Victor Hugo lui-même, qui connaît à peu près tous les poëtes, ne put nous éclairer suffisamment sur sa valeur.

Ce qui est incontestable, c'est sa gloire — en Zélande.

L'hôtel de ville de Brauwershaven, sa ville natale, conserve précieusement de l'œuvre de Jacob Cats une édition curieuse reliée avec magnificence.

Il faut, dans tous les cas, savoir gré à ce petit pays de mer, qui a eu pour premier grand homme un amiral, d'avoir eu pour second grand homme un poëte et de leur avoir élevé impartialement à chacun leur statue. Il y a tant de pays qui auraient fait l'économie de la statue du poëte.

Nous remarquâmes encore en passant une

maison qui porte dans un des tympans de ses deux fenêtres un chasseur sculpté, avec son lévrier, poursuivant, dans un autre tympan, un bon lièvre tranquille, qui court avec la sécurité d'un gibier sûr de ne jamais être attrapé. Détail pittoresque cueilli au passage.

La mère du bourgmestre, vénérable aïeule, avait fait préparer une collation de vins et de gâteaux ; il y avait jusqu'à des cigares, excellente femme ! Elle était en cornette de dentelle et avait au cou un collier de corail à quatre rangs, le collier des grandes fêtes.

Nous rentrâmes en ville, et, en revenant comme en allant, nous trouvâmes sur tous les seuils, dans les champs et dans les rues, mille têtes curieuses qui attendaient Victor Hugo, et qui ne se lassaient pas de saluer au passage celui qu'un de nous appelait en riant ce jour-là le marquis de Carabas de la gloire.

XIV

Nous avions alors à peu près visité toute la Zélande, et notre voyage se fût peut-être arrêté là, si on n'avait ouvert l'avis de pousser jusqu'à Dordrecht, pour revenir ensuite à Anvers.

Dordrecht, c'est la Hollande; et, bien que les sages de la bande, consultant leur bourse, craignissent un peu la tentation inépuisable des villes hollandaises, Dor-

drecht, comme dernière étape, fut voté à l'unanimité.

M. Van Maenen nous traça tout de suite notre itinéraire. Nous devions, pour aller à Dordrecht, nous rembarquer à Zype, suivre l'Escaut, puis la Meuse. C'était l'affaire de quatre ou cinq heures.

Ce brave capitaine, qui depuis cinq jours nous avait dirigés partout, s'offrait à nous mener encore jusqu'à Dordrecht, où il reviendrait nous prendre le lendemain, pour nous reconduire à Anvers.

Quiconque a tant soit peu voyagé sait qu'il s'attache un charme tout particu-

lier à ce qu'on appelle une connaissance de voyage. Cette espèce de liaison passagère ressemble au voyage lui-même; elle est, comme lui, rapide, séduisante et fugitive, ce qui ne veut pas dire oubliée.

Le voyage, en effet, n'est autre chose qu'une intimité sans cesse renaissante de ce qui passe avec ce qui fuit. Tout y est compagnon de route, depuis la route même qu'on suit, jusqu'à l'inconnu avec qui on échange une parole. On est l'habitant éphémère de la ville, de l'hôtel, du bateau, et l'on s'y crée en un instant toute une petite

vie complète, et l'on s'y fait tout de suite de vieilles habitudes d'une heure et de vieux amis d'un jour.

Il m'est souvent arrivé, en chemin de fer, de saisir au passage, dans le cadre de la vitre, quelque maisonnette attrayante, à la fois offerte et enlevée à mon esprit par l'éclair du wagon. Eh bien, une seconde avait suffi pour me faire l'habitant de cette maisonnette. J'emportais en moi, avec sa vision, l'illusion de son séjour, et j'y avais vécu l'espace d'un regard.

La Meuse, plus resserrée que l'Escaut, présente sur ses rives, à chaque tour de

roue du bateau, de ces perspectives où le rêve aime à se fixer.

L'arrivée à Dordrecht est une magie.

Nous nous étions placés à l'avant du *Telegraaf* pour mieux voir. Stevens, qui avait déjà passé là plusieurs fois sans s'y arrêter, nous avait annoncé un paysage adorablement hollandais, une véritable collection de Van de Velde, de Backhuyzen et de Peeters, une des plus jolies galeries de tableaux de la nature.

Rien de plus calme et de plus doux, en effet, que cette succession de molles prairies, paisiblement éventées par le souffle

des grandes voiles glissant sur le fleuve endormi. Çà et là, des hameaux, traversés gravement par de belles vaches, s'éparpillent jusqu'au clayonnage d'osier de la Meuse et se font d'ingénieux débarcadères avec de vieilles barques hors de service.

On signale le premier moulin. C'est qu'on approche de Dordrecht.

Le moulin est une spécialité de la Hollande. Ceux de Schiedam sont célèbres par leur richesse d'architecture et leur énormité. Ils sont dorés, sculptés, monumentaux, immenses. Ce sont les palais du blé

et les cathédrales du pain du bon Dieu.

Les moulins de Dordrecht, moins beaux et moins grandioses que ceux de Schiedam, sont encore fort considérables. Ils sont noirs et historiés à leur sommet d'un cartouche enluminé qui porte un nom et une date. Quelques-uns laissent voir à leur soubassement, par une ouverture, tout le mécanisme de leur charpente et de leur membrure en mouvement. Des maisons de campagne plongent leur petit mur d'enceinte dans le fleuve. Les moulins se succèdent et les barques se multiplient. Les voiles et les ailes, se partageant amicale-

ment le vent du fleuve, mouvementent la douce grisaille du ciel.

On approche de plus en plus. Toutes sortes de fumées gaminent dans le fond du tableau, traçant des lignes blanches ou s'épaississant en bouffées noires au-dessus du port, que nous n'apercevons pas encore, mais où nous devinons des bateaux à vapeur en mouvement et en station.

Tout à coup la Meuse s'élargit et fait un coude magnifique. Nous sommes devant Dordrecht.

Là, c'est un tumulte. Figurez-vous une cohue de bateaux. Les steamers vont et

viennent, se rasent, se coupent, s'interpellent. Il y a, à l'entrée du port, un dragueur d'une silhouette hérissée et violente, qui fait merveilleusement. L'ensemble est bariolé, vivant, amusant, agité.

On a la prairie à gauche et la ville à droite. Entre la ville paisible et la prairie tranquille, la Meuse, affairée, travaille, ordonne, presse un départ, manœuvre une arrivée, renvoie celui-ci, reçoit celui-là, et rit toute blanche au soleil.

La ville, avec très-peu de quai, s'avance jusque sur le fleuve. Tout ce que nous en voyons encore, c'est une grosse tour qui

nous semble malheureusement terminée par un entablement jésuite.

Voici que nous touchons la jetée ; on a lancé le câble ; le *Telegraaf* vient s'appuyer docilement et doucement au mur. Nous avons nos valises à la main ; voyageurs et voyageuses se sont groupés et rapprochés de la planche de débarquement. Nous avons serré la main à M. Van Maenen, qui poursuit sa route jusqu'à Rotterdam. Nous sommes sur le quai.

Tout à coup un immense hourra éclate sur le pont du *Telegraaf*. Tous les passagers agitent leurs casquettes ou battent des

mains, et ce cri, trois fois répété, retentit dans l'air :

— Vive Victor Hugo !

On se serait cru au Théâtre-Français.

Le *Telegraaf* s'éloigne, et, tant qu'il est en vue du port, l'écho de ce cri arrive jusqu'à nous.

Il importe d'ajouter que, pendant la traversée, pas un des passagers n'avait paru reconnaître celui que tous pourtant acclamaient si bien par son nom.

XV

Sur les indications de M. Van Maenen, nous nous dirigeâmes, au milieu d'une foule surprise et sympathique, rangée sur deux haies, jusqu'au principal hôtel de la ville, l'*hôtel de Bellevue*. Il est à proximité du quai. On franchit, pour y arriver, une porte massive du dix-septième siècle, ornée de fortes cariatides un peu lourdes, mais très-monumentales.

Bien que M. Van Maenen nous eût quittés, il ne nous avait pas abandonnés. Nous devions le croire du moins, car nous n'avions pas fait dix pas que nous étions accostés par celui qui devait nous « faire les honneurs » de Dordrecht. C'était un ministre protestant, le révérend Perk.

Dordrecht est une ville célèbre dans l'histoire du protestantisme. C'est à Dordrecht qu'est la salle, aujourd'hui convertie en théâtre, où siégea, de 1618 à 1619, le célèbre synode qui décida, en condamnant les thèses des *remontrants*, qu'il n'est pas vrai : « 1° qu'il est dans l'intention de Dieu

de donner la félicité éternelle à tous les fidèles; 2° que le Christ est mort pour tous; 3° que l'homme a besoin de la grâce de Dieu, mais qu'elle n'agit point irrésistiblement et que la chute de celui qui a la grâce est impossible. »

Le synode qui décida cela dura sept mois, et coûta un million de florins, plus de deux millions de francs, qui en représentent vingt aujourd'hui. C'est cher.

Les chambres choisies à l'hôtel, les valises déposées et le dîner commandé, nous suivîmes notre nouveau guide.

Dordrecht est considéré par les Guides-

Badæker et autres comme insignifiant. Or, Dordrecht est tout simplement une merveille.

L'eau-forte de Callot, qui représente le quai, aujourd'hui à peu près détruit, d'Amsterdam, peut seule en donner une idée.

Dordrecht, c'est un canal sur les deux côtés duquel on a brodé une ville. La rue principale est le canal lui-même. Les maisons y baignent puissamment leurs assises verdies et moussues. Elles sont étroites, hautes et longues. On dirait qu'elles se pressent les unes contre les autres, afin

d'être plus nombreuses à profiter de cet utile canal qui les alimente et les dessert. Aussi toutes ont en bas l'anneau pour la barque, et en haut la poulie pour le seau. La plupart sont en brique, quelques-unes de bois. Leurs dates courent de la fin du quinzième au commencement du dix-huitième siècle.

Leur ordre est un gothique singulier qui a surpris le maître en archéologie que nous accompagnions. Presque tous les trilobes portent une fleur de lis ou un mascaron à leurs pointes. La brique y est sculptée, et le dessin la parcourt sans tenir compte

des joints; ce que j'avais déjà vu, en Belgique, à l'hôtel de ville de Furnes. Mais ce que je n'avais jamais vu, elle y est aussi employée comme mosaïque. Elle est rouge, grise, blanche, et présentée sous toutes ses faces, de manière à former mille dessins bizarres, où se rencontre jusqu'à l'*opus reticulatum* des Romains.

Maintenant, représentez-vous une ville dont Ziéricsée, si complet qu'il soit, n'est que l'échantillon. Ville à population calme, mais à profil turbulent. Coupez-la, dans votre imagination, de rues larges ou étroites et, comme toujours, admirablement

propres, tantôt parallèles, tantôt perpendiculaires au canal. A toutes ces rues donnez, à droite et à gauche, une silhouette tourmentée, composée de la physionomie particulière de chaque façade. Faites avancer ce toit et reculer ce pignon. Penchez celui-ci, renversez celui-là, fermez ou ouvrez tous ces angles comme les feuilles d'un paravent chinois. Faites serpenter de chaque côté de la rue l'éclair spirituel de toute cette grimace d'architecture. Hérissez la crête du profil général d'un casse-cou de toitures de toute forme et de toute hauteur, depuis le pignon à escalier jusqu'au

pignon à volutes, en jetant çà et là quelques feuilles de la chicorée Louis XV. En un mot, ajoutez au tohu-bohu des ruelles le cliquetis des logis, à la cohue de l'ensemble l'attitude du détail. Saisissez, à travers leur immobilité réelle, l'apparent va-et-vient de ce tas de voisins et de voisines à face de brique et à cornette d'ardoise, et vous aurez, comme nous l'avons eu nous-mêmes, l'illusion d'une ville plus vivement habitée par ses maisons que par ses habitants.

Puis revenez au canal, dont on ne se lasse point.

Comme Van der Heyden, cet admirable peintre des canaux hollandais, se serait volontiers accoudé au parapet d'un de ces ponts, et comme il se serait plu à regarder longtemps cette ville dans son reflet ! Comme il aurait pénétré peu à peu et avec délices dans les profondeurs de l'image, surprenant dans une ride de l'eau l'écaille de lumière d'un vitrage à mailles de plomb, l'étincelle d'un pot de faïence, le ruissellement confus et glauque d'un lierre ou d'une clématite, saisissant au passage, sous le ventre d'ombre d'une barque qui glisse, la clarté brusque d'un bras de servante hors

d'une lucarne ouverte, et, de la cave au grenier, descendant lentement dans le canal les étages renversés de la maison qui monte dans l'air !

Ce spectacle irrésistible, je ne sais si Van der Heyden est venu le chercher à Dordrecht, puisqu'il l'avait à chaque coin de rue à Amsterdam ; mais un autre peintre, non moins grand que lui, Albert Cuyp, l'a souvent eu sous les yeux. Cuyp, comme on sait, est né en 1605 à Dordrecht. C'est sans doute pour cela qu'il y a sur une des places la statue d'Ary Scheffer.

XVI

Nous n'avions ainsi vu la ville qu'en la traversant ; car nous suivions l'honorable pasteur Perk, qui, tout en causant avec Victor Hugo, marchait rapidement en avant et nous conduisait à la cathédrale.

La cathédrale, c'était cette tour que nous avions remarquée en abordant à Dordrecht.

C'est une ancienne église catholique du quatorzième siècle, transformée au dix-sep-

tième en temple protestant. Nous devrions dire défigurée.

Au point de vue de l'art, le protestantisme, c'est la religion des vandales. Il a pénétré dans toutes les églises avec la hideuse furie de la démolition éperdue. Les merveilles sans nombre réunies depuis des siècles, qui constituaient le mobilier des cathédrales, il en fait de la cendre et des débris.

Le vitrail, qui transformait la fenêtre en un tableau mystérieux, achevé chaque jour par le soleil; le jubé, magnifique portail intérieur, qui créait dans l'église une sorte de majestueuse retraite à Dieu, et où les ar-

tistes épuisaient leur imagination et leur goût ; les tombes, silencieux lits des âmes gravement rangés sous les voûtes ; les statues, population tranquille et superbe, qui animaient doucement la ligne blanche des piliers ; les retables de marbre et de menuiserie, qui faisaient fourmiller derrière l'autel des fouillis de figurines dorées ; les reliquaires éblouissants, les lutrins monumentaux où s'étalait le beau missel à fermoir d'argent ; les chœurs et leurs stalles, les colonnes et leurs fresques, les pavés et leurs mosaïques ; les clefs de voûte historiées et leurs grandes lampes tombant de toute la

hauteur de la nef; les bannières brodées entrevues à travers des nuages d'encens, les vaisselles, les chapes de brocart, les mitres de pierreries, les ostensoirs, les calices, les ciboires, les fonts baptismaux, l'autel d'or, le prêtre d'or, les triptyques de Van Eyck, de Memling et de Metzis, les grands cadres de Rubens et de Murillo, toute cette décoration splendide que quinze siècles avaient lentement composée autour d'une idée, le protestantisme, l'outil de l'ombre à la main, l'a semée aux quatre vents et en a fait un tas de décombres lamentables pour les éternels amants de l'art.

Il a remplacé les sculptures par le bois peint, les fresques par le badigeon, les vitraux par des vitres, les pierres tombales par de la brique, les jubés par des balustrades de sapin, les stalles par des banquettes, les lustres par des quinquets, le prêtre doré par le prêtre noir, l'art par le néant, toute cette immense vie de la cathédrale par je ne sais quel spleen composé de fanatisme et de pédantisme ; il a tout enlevé, tout détruit, tout ratissé, tout nivelé, tout dépeuplé, tout cassé, tout brûlé, tout noirci, tout blanchi ; puis, quand cette cathédrale, hier encore palais prodigieux, a été une épou-

vantable masure, quelque chose comme la loge du concierge du ciel, il a dit à Dieu : « Entrez ! »

Il est bien entendu que je ne veux pas ici discuter le dogme. J'aurais beaucoup à en dire, quand ce ne serait que sur la question de savoir si l'intolérance catholique, que je hais, n'est pas largement dépassée par l'intolérance protestante, que je déteste. Mais je ne me place qu'au point de vue de l'art. Eh bien, pour l'art, le protestantisme, c'est Dieu ennuyeux.

La cathédrale de Dordrecht a dû être autrefois d'une grande magnificence, si l'on en

juge par les admirables restes qu'elle contient encore.

L'honorable révérend Perk, à qui je me suis bien gardé de souffler mot de mes opinions antiwesleyennes (car on n'emporte pas ses professions de foi en voyage), l'honorable révérend Perk, dès notre premier pas dans son église, nous pria de le suivre et de ne nous retourner que lorsqu'il nous le dirait.

Il voulait jouir de notre surprise, et mettait une certaine coquetterie à nous ménager l'effet de cette ancienne église catholique. Car il a, chose singulière chez un protestant,

un incontestable sentiment de l'art, et, pour peu que nous l'eussions voulu, il eût déploré avec nous le vandalisme de la Réforme. Nous lui en donnons acte avec impartialité.

Il nous conduisit donc au fond de la nef, à la place où avait été l'autel, et, là, il nous invita à regarder.

La profonde cathédrale s'enfonçait devant nous, profilant majestueusement, à notre droite et à notre gauche, la ligne pure, élancée et robuste de ses piliers et de ses ogives. Au fond, l'orgue avec sa riche menuiserie dorée; à droite, la chaire, opulent édifice de marbre qui porte le nom de son sculpteur et

la date de 1756; à gauche, le banc d'œuvre, faisant face à la chaire et arrondissant gracieusement sa volute Louis XV sur la courbe robuste des piliers gothiques; puis, séparant la nef du transept, la grille du chœur, éblouissante serrurerie de cuivre forgé, toujours dans le goût Louis XV, et que le Guide-Baedeker qualifie « un joli grillage en cuivre; » enfin les stalles du chœur, un incomparable chef-d'œuvre de la renaissance.

Cela seul valait tout le voyage.

Disons d'abord que ce chef-d'œuvre se dégrade lamentablement, et que, dans quel-

ques années, si l'on ne vient à son secours, il n'en restera plus que des panneaux disloqués, qui iront se perdre dans les magasins de curiosités.

Cette pauvre cathédrale a été bien maltraitée. La réforme lui avait déjà brisé ses verrières, ses chapelles et ses statues; mais il lui restait ce chœur. Napoléon I[er], restaurateur du culte, en a fait une écurie, et les chevaux de sa cavalerie ont mangé leur avoine et souillé leur litière dans ces box miraculeux, dus à un Jean Goujon de la boiserie.

La composition de cette œuvre, pour la-

quelle Victor Hugo réclamait impérieusement un musée, est tout un poëme.

Une moitié des bas-reliefs y représente l'histoire ancienne, l'autre l'histoire sainte. Ces deux grandes pages de menuiserie se partagent Rome et Jérusalem, et racontent le triomphe de César et le cirque du martyr.

Des théories de sacrificateurs, des défilés de chevaliers romains, des architectures de villes et de tours, des babels de palais, toute une multitude de figures exquises, tout un peuple, tout un monde va, marche, circule, se déploie, combat, délibère et fourmille

dans un ensemble harmonieux où chaque personnage réussit à s'isoler pour l'étude attentive et à s'attacher à une paillette lumineuse d'art, de vie et d'histoire.

La majesté de l'ensemble n'est égalée que par la perfection du détail. Pas un profil qui ne soit la grâce ou la beauté, pas un torse qui ne soit un miracle de modelé, pas un pli de robe qui ne réalise tout un idéal d'élégance et de distinction, pas un ornement qui n'épuise l'écrin de l'arabesque et de cette flore délicate propre au ciseau savant de la renaissance.

Profusion, goût, qualité, conception,

finesse, aspect monumental et somptueusement décoratif, tout est là. On dirait les métopes du Parthénon dans des encadrements de missel.

Eh bien, tout cela tombe en ruine ou à peu près. De grands trous arrêtent tout à coup votre pied sur l'inégal plancher des stalles ; des jours disjoignent les panneaux; la membrure n'est plus d'aplomb ; les culs-de-lampe des siéges brisés se détraquent; l'arête des sculptures s'efface, les figures offrent le poli de l'usure ou la balafre d'on ne sait quels coups de sabre stupides. On sablerait une lettre avec la pin-

cée de poussière d'une arabesque moisie.

Le marteau du calvinisme a meurtri ce chef-d'œuvre; le fumier de l'Empire l'a pourri.

De qui sont ces stalles? — Hélas! père inconnu.

Ne devrait-on pas savoir le nom de cet artiste incomparable? Ne devrait-on pas, pour généraliser cette réflexion, savoir les noms de tous ces sculpteurs, de tous ces architectes, de tous ces penseurs du bois, de la pierre, du marbre et de l'or, qui, pendant des siècles, ont meublé les villes de monuments et les monuments de chefs-d'œuvre innombra-

bles, aujourd'hui disparus comme eux?

Rien n'est comparable à la fécondité de l'homme, si ce n'est sa faculté de destruction. Il massacre un édifice qu'il a magistralement construit et paré; puis il oublie. Cela était, cela n'est plus; voilà tout.

Et involontairement, comme exemple de cette sombre injustice qui frappe tant d'artistes obscurs, nous nous rappelions, devant ces pauvres stalles splendides et profanées, une autre ruine, la ruine des ruines, le type des monuments condamnés à mort, cette prodigieuse et lamentable façade du château de Heidelberg, avec tout son peuple éventré de

figures de pierre, œuvres anonymes et admirables d'un tas de grands statuaires oubliés, qui dorment aujourd'hui pêle-mêle dans la fosse commune de l'art.

Il n'y eut qu'un cri parmi nous.

Pourquoi ne pas restaurer religieusement ces stalles? ou tout au moins pourquoi ne pas les sauver, en leur accordant le droit d'asile dans un musée, d'une destruction inévitable et prochaine?

Le révérend Perk était de notre avis. Mais l'église n'est pas assez riche, et elle aime mieux, quand elle a de l'argent, l'employer à acheter de beaux quinquets en

zinc faux gothique, s'éclairant au gaz et peints en bronze (le gaz dans une cathédrale, ô douleur !), par lesquels elle remplace consciencieusement, à la douce satisfaction de ses architectes, de précieuses lampes du seizième siècle, aujourd'hui vendues au poids comme vieux cuivre, et vendues peut-être aux susdits architectes.

Il y a des gens qui ont des idées singulières. Un bourgeois de Dordrecht meurt, on ouvre son testament ; savez-vous le legs qu'on y trouve? Une somme de quinze mille francs à la cathédrale — il avait sans doute écrit au « temple » — pour qu'on y mette

le gaz. A la lecture de ce legs, les prud'hommes, inséparables de toute fabrique comme de tout conseil municipal, ont dû avoir un mouvement de cravate approbateur. Le fait est qu'on s'est empressé, avec une rare précipitation, de satisfaire ce vœu d'un mourant, qui, du fond de sa tombe, pourvoyait à ses frais à l'éclairage du bon Dieu et se faisait le lampiste du ciel.

Le révérend Perk fut assez surpris quand Stevens lui dit que chacun des quinze ou vingt lustres de cuivre remplacés ainsi valait, à lui seul, la somme léguée, et que tous ensemble, vendus à Paris, au-

raient produit une centaine de mille francs.

Comme nous redescendions la nef, nous nous arrêtâmes devant la chaire.

—Monsieur Victor Hugo, dit le révérend, j'ai souvent envie, quand j'ai lu la Bible dans cette chaire, d'y lire *les Misérables*.

Les Misérables, soit. Ce serait un grand enseignement pour l'auditoire; mais, si les pasteurs protestants veulent s'instruire eux-mêmes, qu'ils lisent tout bas le chapitre de *Littérature et philosophie mêlées*, intitulé : *Guerre aux démolisseurs*.

Ce sera, je leur en réponds, pour le bien de « leur église. »

XVII

Pressés par notre rendez-vous avec M. Van Maenen, nous devions partir de Dordrecht le lendemain même de notre arrivée, à une heure et demie de l'après-midi.

C'était à peine si pendant ce peu de temps nous avions pu nous faire une idée de la ville, et l'on se promit d'y revenir et d'y séjourner plus longtemps.

Ainsi, nous n'avions pas eu le temps de voir la salle du fameux synode de 1618, qui sert maintenant de casino et qui se trouve dans l'ancienne maison des arbalétriers. Le Guide-Baedeker, peu enthousiaste et peu observateur d'habitude, constate que ladite maison, située dans une rue étroite, « renferme au rez-de-chaussée une cheminée sculptée d'un travail fort remarquable. » Mention faite pour exciter la curiosité, surtout si l'on songe que ce même Guide n'accorde aux stalles du chœur de la cathédrale que cette ligne laconique : « Stalles sculptées en bois de très-ancienne date et se dé-

gradant de plus en plus. » Qui sait? il y a peut-être dans la maison des arbalétriers un pendant inconnu à la célèbre cheminée du Franc du palais de justice de Bruges? A tout hasard, je la recommande aux curieux et aux antiquaires qui pourront nous succéder à Dordrecht.

Le matin, François-Victor et Stevens profitèrent des quelques heures qui nous restaient avant le départ pour aller visiter une collection de tableaux que le révérend Perk leur avait vantée, et qu'il avait gracieusement offert de leur faire voir.

Il faut vous dire que François-Victor est

amateur de tableaux, de même que son frère Charles est un antiquaire fort distingué. Le plus jeune fils d'Hugo possède à Bruxelles un commencement de galerie qui compte déjà un Rembrandt, un Jean Asselyn, trois Breughel, un Schalken, un Peeters, un Boucher, un Lingelback, un Canaletti, et Charles Hugo a chez lui une tenture de cuir de Flandre à personnages, laquelle ne serait pas indigne de figurer à côté de celle de M. de Rothschild, à Ferrières.

M. Dupper, le propriétaire de la collection annoncée, demeurait à Dordrecht, dans Princestrass. Stevens s'était laissé entraî-

ner là avec le sourire incrédule d'un connaisseur de premier ordre, à qui aucune galerie de l'Europe n'est inconnue, et qui sent qu'on va lui offrir une légère collation — prononcez collection — de croûtes.

Il revint au bout d'une heure, avec François-Victor, tout émerveillé.

Il avait retrouvé chez M. Dupper une galerie parfaitement connue, mais depuis longtemps perdue de vue et arrivée, d'héritage en héritage, à une sorte de disparition.

Je recueille donc sur le carnet de voyage de François-Victor cette note, que je me borne à transcrire :

Collection Dupper, à Dordrecht : 3 Jean Steen, 2 Terburg, 1 Frans Hals, 1 Nicolas Maes, 2 Ruysdael, 1 Van de Velde, 1 Wynans, 1 Asselyn, 3 Lingelback, 1 Brakenburg.

Avouez qu'il y a là de quoi faire prendre le chemin de fer à bien des fanatiques des petits maîtres ; je ne dis pas à bien des marchands, car rien de tout cela n'est à vendre. M. Dupper est riche et justement fier de ce qu'il possède, et je ne le crois pas tenté d'imiter les propriétaires et les héritiers de la galerie Six, à Amsterdam, qui, dit on, ont vendu, quoique déjà immensément

riches, toute une collection inestimable d'eaux-fortes de Rembrandt.

A une heure et demie, nous étions sur le port; on venait de signaler le *Telegraaf.*

Il ne tarda pas à aborder, et tout notre monde s'embarqua en échangeant des saluts avec la foule qui stationnait sur la jetée.

M. Van Maenen nous reçut avec sa cordialité habituelle, et le bateau se détacha du quai.

Au moment où il se mettait en mouvement, le capitaine donna un coup de sifflet, et, à ce signal, le *Telegraaf* se pavoisa subite-

ment d'une pyramide de pavillons de toutes couleurs, au sommet de laquelle flottait le drapeau français.

— En votre honneur! dit M. Van Maenen à Victor Hugo.

— Voilà donc enfin un *télégraphe* démocrate! s'écria Stevens.

— Ne pas confondre avec celui de l'agence Havas, dit François-Victor.

Ce ne fut pas sans une certaine mélancolie que notre caravane féminine et masculine, où des amitiés gracieuses s'étaient liées chemin faisant, pensa qu'on en était au retour, et qu'on allait bientôt se séparer

à Bruxelles. On revit en silence les rives fuyantes de la Meuse et de l'Escaut, que l'on avait vues une première fois en bavardant. En voyage, autant le départ est charmant, autant le retour est triste. On sait qu'on va retrouver chez soi tous les ennuis qu'on y avait si joyeusement laissés; on se dit qu'il va falloir se remettre à compter avec la vie et avec sa femme de ménage; on commence à revoir de vagues créanciers, dont les formes se précisent lamentablement à mesure qu'on se rapproche; on entame la litanie des « hélas! » et, pour peu qu'on soit, comme moi, un Gavroche

du pavé littéraire, on songe en frémissant à son démon familier, c'est-à-dire à celui qu'on tire par la queue.

Nous étions à Anvers à sept heures du soir. Comme à notre départ, nous trouvâmes la *Croix blanche* envahie. La jeune fille providentielle, qu'on n'a sans doute pas oubliée, était absente, et nous fûmes reçus par une servante flamande d'un âge désagréable avec qui nous tâchâmes vainement d'esquisser une conversation.

Heureusement, la jolie fille d'Anvers — Walter Scott l'aurait baptisée ainsi — ne tarda pas à rentrer.

Elle fit plus encore pour nous au retour qu'à l'arrivée.

Elle nous logea, cela va sans dire, en faisant mettre des lits là où il en fallait; mais, comme, malgré tout, il manquait encore une chambre, elle céda la sienne à une de ces dames.

Quel contraste entre la *Croix blanche* d'Anvers et l'*hôtel Bulterys* de Middelbourg! Et comme ces deux profils se complètent bien dans le tableau que j'ai essayé de tracer de nos impressions de voyage! A Middelbourg, l'hôtel qui grogne; à Anvers, l'auberge qui sourit. A Middelbourg, le ric-

tus bourru du gnome qui brutalise les voyageurs; à Anvers, l'accueil de la fée. Là-bas, Caliban hôtelier; ici, Titania servante.

Le hasard des routes se plaît quelquefois à ces antithèses shakspeariennes.

Il fut décidé qu'on coucherait à Anvers, et qu'on ne reviendrait à Bruxelles que le lendemain soir.

Nous allongions la corde du retour, ce qui ne contribua pas peu à égayer le dernier dîner de famille de la caravane.

Au dessert, on causa peinture, et la conversation dura jusqu'à minuit.

Je l'ai à peu près sténographiée dans mon souvenir.

Le nom d'Eugène Delacroix fut prononcé. Arthur Stevens, son fanatique admirateur, lui reconnaissait toutes les qualités.

— Il les a toutes moins une, dit Victor Hugo ; il lui manque une des plus grandes, il lui manque ce qu'ont toujours cherché et trouvé les artistes suprêmes, peintres ou poëtes, — la beauté. Il n'y a pas dans tout l'œuvre de Delacroix, en exceptant *l'Apparition des anges au Christ dans le jardin des Oliviers*, qui est à l'église Saint-Paul à Paris, et le torse de femme du *Massacre de*

Scio, qui est au Luxembourg, une seule femme vraiment belle. Il a l'expression, mais il n'a pas l'idéal. Les *Femmes d'Alger*, par exemple, cette orientale étincelante de lumière et de couleur, sont le type de cette laideur exquise propre aux créations féminines de Delacroix.

— Mais, dit Stevens, l'expression n'est-elle pas, à elle seule, la beauté ? Y a-t-il un type de beauté définitif et patenté ? Avec de grands yeux, un nez droit, une petite bouche, un menton rond, un front haut et un visage ovale, la devanture d'un coiffeur fabrique et expose un monstre. Avec un

front bas, une grande bouche, un nez camus et de petits yeux, Eugène Delacroix compose, rêve et crée la beauté.

— La beauté, non ; mais son éclair, répondit Hugo. J'ai dit un jour à madame Dorval un mot qu'elle a eu raison de s'approprier, et qui passe aujourd'hui pour avoir été dit sur elle par elle-même : « Vous n'êtes pas jolie, vous êtes pire. » Eh bien, ce mot, on peut l'adresser à toutes les femmes de Delacroix. On peut dire à ses odalisques, on peut dire à son *Ophélie*, on peut dire à sa *Marguerite*, on peut dire à sa *Médée*, on peut dire à sa *Mater dolo-*

rosa, on peut dire à sa *Madeleine* : « Vous n'êtes pas belles, vous êtes pires. La ligne divine de la beauté apparaît lumineuse, mais brisée, sur vos visages ; vous êtes l'éclair, c'est-à-dire l'éblouissante grimace du rayon. Ceux qui vous aiment ainsi, vous aiment malgré vous et malgré eux, et vous aiment éperdument, parce que le secret de votre charme est précisément dans ce qui pourrait les détacher de vous. Soyez fières, vous êtes irrésistiblement laides. *La Nuit* de Michel-Ange et les prodigieux séraphins du *Jugement dernier*, l'ange absolument superbe du *Tobie*

de Rembrandt et la petite fille exquise de *la Ronde de nuit ;* puis, au-dessous de ces deux maîtres inaccessibles, *la Joconde* de Léonard de Vinci, *l'Antiope* du Corrége, *la Maîtresse* du Titien, les Vierges de Murillo ; puis, au-dessous encore, la Madeleine de *la Descente de croix* de Rubens, les nudités splendides de *la Fécondité* de Jordaens, *les Anges exterminateurs* de Frank Floris, *l'Hérodiade* de Quentin Metzis, les Vierges de Van Eyck, puis, sous un autre ciel de l'art, les femmes de Watteau et les patriciennes de Paul Véronèse réalisent, dans les régions su-

prêmes de l'idéal, le type éternel de la beauté, et, du consentement unanime de tous les yeux, sont tranquillement sublimés. Vous, monstres de je ne sais quel sabbat de l'art, vous ensorcelez l'admiration. »

— Eh bien, mais cela suffit à un peintre, dit Stevens.

— D'accord. Mais, alors, c'est un tout autre point de vue. Il s'agit de la beauté, de la beauté éternelle, multiple et variée pourtant, mais toujours reconnaissable pour le seul juge définitif qu'il y ait en art, la foule. Et remarquez que je n'ai pas

nommé Raphaël. Raphaël, c'est la beauté froide. L'expression, surtout sur le visage monotone de ses madones, lui manque. Or, je ne veux ni l'expression sans la beauté, ni la beauté sans l'expression. Voilà donc ce qu'on pourrait dire aux femmes de Delacroix. Expression, oui; beauté, non. Toutes sont peut-être l'idéal d'Eugène Delacroix, pas une n'est l'idéal de l'esprit humain. La passion est là, soit; mais pourquoi pas le visage? En quoi cela diminuerait-il le regard, que l'œil fût beau? En quoi cela diminuerait-il le cri, que la bouche fût belle? En quoi cela di-

minuerait-il la pensée, que le front fût grand? — Le peintre, plus encore que le poëte, est condamné à rendre d'abord, avant tout, la forme matérielle. Nous, écrivains, nous pouvons, si cela nous convient, peindre avant le bras le geste, avant l'œil le regard, avant le corps l'attitude, avant la forme la vie et la passion; nous exprimons d'abord, nous dessinons ensuite, et nous pouvons même nous passer de dessiner ce que nous avons exprimé. Mais ce qui est le droit de l'écrivain ne saurait être le droit du peintre. Je défie bien un peintre d'exprimer un coup de poing qui

n'ait pas cinq doigts, un regard d'amour qui n'ait pas de prunelle, une rêverie qui n'ait pas d'os frontal et un grand cœur qui n'ait pas de pectoraux. — Un jour, Delacroix me faisait voir un de ses beaux tableaux, un des plus beaux, *l'Assassinat de l'évêque de Liége*. J'admirais, mais je lui fis une question. Je lui désignai un de ses personnages : « Qu'est-ce qu'il tient donc à la main? lui dis-je ; on ne s'en rend pas très-bien compte. » Delacroix me répondit spirituellement : « J'ai voulu peindre l'éclair d'une épée. » Or, peindre l'éclair d'une épée sans l'épée, ce n'était plus de

son art, mais du nôtre. Tenez ! il y a, ou du moins il y avait de mon temps, dans une église de Paris, à Saint-Étienne du Mont, je crois, un tableau d'Albert Durer, qui représente une *Décollation de saint Jean-Baptiste*. Eh bien, ce qu'on y voit d'abord, c'est ce qu'avait cherché Delacroix, l'éclair d'une épée. On a l'impression du flamboiement du coup qui tombe et de je ne sais quoi de fulgurant qui tourbillonne, qui va s'abattre et qui va faire voler une tête. L'éclair est formidablement trouvé. On regarde. L'épée est minutieusement rendue. C'est une large et

forte lame carrée par le bout, avec une garde du seizième siècle, aussi artistement ouvragée que solide en main. L'éclair satisferait un poëte et l'épée un armurier. Voilà le peintre complet. Couleur et dessin, âme et forme, vie et style, expression et beauté, l'une jaillissant de l'autre sans qu'il soit possible de les diviser. Le but de la peinture est atteint. — Si maintenant, peintre, sculpteur ou écrivain, vous ajoutez dans votre œuvre, à la perfection d'expression et de beauté, une idée de progrès ; si votre chef-d'œuvre est un chef-d'œuvre utile ; s'il n'a pas seulement pour

effet d'éblouir, mais d'éclairer ; s'il n'est pas seulement le beau, mais le vrai, ce qui est atteint alors, c'est l'idéal de l'art. J'ai dit cela dans le livre intitulé *William Shakespeare*. Vous y trouverez, entre autres, cette phrase : « Ce n'est pas contre les lions que le prophète rugit, c'est contre les tyrans. »

— Cependant, fit observer Arthur Stevens, je suppose que le prophète rugisse en vers sublimes contre celui qu'il croit être le tyran, je suppose qu'il ait écrit, par exemple, *Ultima verba*, et que l'histoire, moins passionnée que lui, constate plus

tard un bienfaiteur de l'humanité dans ce même homme en qui le poëte, se créant à lui-même un type pour son indignation, aura cru flétrir un despote; ses vers seront-ils moins beaux parce qu'ils auront été moins vrais?

— Si ces vers sont beaux, répondit Victor Hugo, ils resteront beaux, quand même il se serait trompé. Mais le fait que vous supposez est, je le crois, sans exemple. Il n'y a pas d'exemple d'un seul très-grand écrivain qui ait fait tomber à faux le châtiment. Ce qui s'est toujours mépris, ce n'est pas le châtiment, c'est le panégy-

rique. Horace et Virgile — qui ne sont pas, il est vrai, parmi les plus grands — se sont trompés sur Auguste. Pline le Jeune s'est trompé sur Trajan. Isaïe et Ézéchiel ne se sont pas trompés sur les pharaons. Dante ne s'est pas trompé sur les papes. Tacite ne s'est pas trompé sur Tibère. Juvénal ne s'est pas trompé sur Néron.

XVIII

Notre dernière journée de voyage fut, comme la première, consacrée à Anvers.

Dans la matinée, après déjeuner, nous allâmes visiter l'atelier de Leys. Le peintre anversois, prévenu par Stevens, attendait Victor Hugo.

Leys est un homme d'une soixantaine d'années, aimable, affable et simple. On pourrait dire que son atelier, c'est toute sa

maison. Il l'a meublé avec son goût et décoré avec son pinceau. Sa salle à manger est particulièrement réussie. Meubles, boiseries, ferrures, jusqu'au poêle et à la lampe de cuivre, il a tout dessiné. Il a peint sur son mur une excellente fresque, haute en couleur, qui promène et fait jouer aux quatre coins l'amusant cortége d'une noce au seizième siècle.

Mais c'est à l'hôtel de ville qu'il faut juger Leys. Chargé de décorer les salles de ce palais de la commune, Leys a pris pour sujets de ses compositions divers épisodes de l'histoire d'Anvers. Deux des quatre plus

grandes fresques sont achevées, une n'est encore qu'ébauchée. Ici, c'est Charles-Quint jurant de respecter les franchises de la ville; là, c'est le bourgmestre Van Ursel appelant la garde civique aux armes; de l'autre côté de la cheminée, c'est une famille génoise demandant le droit de cité aux magistrats. Personne mieux que Leys ne connaît le seizième siècle. Les costumes, les armes, les maisons, tout, jusqu'au pavé inégal de la place publique, porte sa date exacte. Il n'y a pas dans cette immense étude le plus petit anachronisme.

—J'ai appris tout cela dans *Notre-Dame*

de Paris et dans *la Légende des siècles*, disait-il modestement à Victor Hugo.

Rien de plus savant, de plus distingué ni de plus décoratif que ce beau travail, qui n'a contre lui que de venir après Holbein et après Albert Durer. Toute cette foule de personnages est animée au plus haut degré de la grande vie historique : c'est une fresque et c'est aussi une tapisserie. C'est de la magnifique peinture de haute lisse.

En sortant de chez Leys, comme nous passions devant la cathédrale, il nous prit fantaisie d'y entrer. Mais il était une heure de l'après-midi, et, passé midi, en Belgique,

les églises ne sont plus ouvertes ni gratuites.

Ici se présente un des abus les plus étranges que la toute-puissance du prêtre sur son église ait jamais imaginés. Comme toute église est en même temps un musée, il y a les heures de la prière et les heures de la visite. Le musée ouvre quand l'église ferme, mais il n'ouvre qu'au public payant. Pendant les offices, comme l'entrée est libre, et qu'on pourrait voir les tableaux pour rien, les tableaux restent voilés. De grands rideaux de serge grise masquent les chefs-d'œuvre. L'office terminé, les

portes se ferment, et, de midi à quatre heures et demie, l'église se change en boutique : tant par tête. On a Dieu gratis, mais Rubens coûte un franc.

Jésus-Christ, c'est-à-dire le pauvre, s'il revenait en ce monde, ne pourrait pas voir la *Descente de croix*.

Il faut donner pourboire au culte. La recette de chaque jour, au bout du mois, forme un fonds qui sert à payer les bedeaux, les sacristains, les suisses, toute la valetaille de l'autel. On n'entre dans la splendide Notre-Dame qu'à la condition d'y laisser tomber ses vingt sous. Qui se douterait

que la flèche d'Anvers est une tirelire?

La buraliste de l'église, — lisez la concierge, — comme nous lui demandions, non sans une certaine colère, la raison de cette exploitation qui cache aux fidèles les chefs-d'œuvre de l'art religieux, nous répondit ce mot charmant :

— Ça pourrait donner des distractions.

Cette réponse est plus profonde qu'elle n'en a l'air. Au fond, si grotesque que cela soit, c'est la vraie raison. Le prêtre aime à être vu seul quand il dit sa messe. Le chapitre intitulé : *Guerre aux démolisseurs*, dont je parlais tout à l'heure, cite l'exem-

ple d'un curé de Fécamp qui détruisit le jubé de son église parce que « ce massif incommode privait ses paroissiens du bonheur de le contempler dans sa splendeur à l'autel. » Conclusion : plus l'église est nue, triste, laide, plus le curé est beau ; moins il y a de vitraux, de statues, de fresques, de tableaux, plus il y a de curé.

La *Descente de croix*, l'*Élévation de la croix*, l'*Assomption de la Vierge*, de Rubens, voilées dans la cathédrale ; la *Madone*, du Guide, le *Corps du Christ*, de Van Dyck, la *Sainte Famille*, une merveille de Rubens voilés à l'église Saint-Jacques ; la *Flagella-*

tion, de Rubens, le *Portement de croix*, de Van Dyck, voilés à Saint-Paul ; le *Martyre de sainte Appoline*, de Jordaens, voilé aux Augustins ; la *Sainte Anne*, de Zegers, le *Saint André*, d'Otto Venius, voilés à Saint-André, tous ces chefs-d'œuvre, où l'idée divine apparaît idéalisée par les maîtres et traduite à la foi par le génie : autant de spectacles importuns qui gênent le vrai recueillement ! Invoquez le Seigneur, mais ne le regardez pas. Son portrait, c'est le curé. Regardez le curé tant que vous voudrez ; Dieu, point. Dieu donne des distractions à la prière.

Pauvres grands peintres ! quand, épuisés d'inspiration, plongés dans une sorte de stupeur religieuse, à force de volonté et d'exaltation solitaire, ils étaient parvenus à trouver sur leur palette la couleur du sang du Christ, la lividité des écorchures de son front, la pourpre de sa blessure au flanc, la pâleur tragique de son agonie, la transparence de son martyre éclairé de résurrection, et l'escarpement du Calvaire, et la lourdeur de la croix, et l'enfoncement des clous, et l'envolement de l'âme ; quand ils avaient tordu le génie jusqu'à la dernière larme de Jésus-Christ ; quand, leur œuvre

terminée, ils l'avaient regardée avec le délire d'hommes qui ont réussi à montrer le consolateur et le martyr à la pauvre souffrance humaine, quand ils s'étaient écriés, ivres d'une joie auguste : « J'ai rapproché Dieu de la prière ! » qui leur aurait dit qu'un jour, dans la grande cathédrale, pendant l'élévation, pendant l'*Alleluia*, pendant le *Te Deum*, au moment où l'homme, agenouillé, lèverait avec une espérance pleine d'angoisse les yeux sur leur chef-d'œuvre, au lieu de ce crucifix descendu, grâce à eux, sur la muraille, ce qu'ils verraient, ce serait cet immense rideau blême, cette

espèce de loque infâme, et le suaire du Christ devenu le voile de Dieu !

Au reste, ce péage n'est pas spécial à la Belgique. L'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, font payer la vue des chefs-d'œuvre de leurs églises. L'exploitation est générale et commune à tout le catholicisme. Le protestantisme ne fait pas payer, par une bonne raison, c'est qu'il n'a rien à montrer ; sans cela il ferait payer, et plus cher. Théâtre du bon Dieu, entrée un franc : voilà le catholicisme, considéré dans ses rapports avec l'art chrétien.

Le Guide-Baedeker dit tranquillement,

avec le calme qui convient à un Guide : « Cette exploitation des édifices religieux est un abus qui sera bientôt, faut-il espérer, réformé par l'autorité compétente. »

Or, l'autorité compétente, c'est la fabrique. La fabrique est, sous la tutelle de l'État, propriétaire, ou du moins usufruitière des églises. Ce qui revient à dire qu'elle peut faire son petit commerce en toute liberté et en toute sécurité, et que l'État n'a rien à y voir.

— La révolution seule, nous dit Victor Hugo, peut changer cela. Les églises, au point de vue absolu, au point de vue réel,

au point de vue historique, appartiennent, non aux fabriques, mais aux communes. Qui a payé les frais de construction ? L'impôt, c'est-à-dire la commune, c'est-à-dire tout le monde. Donc, les églises sont à tout le monde. Ce sont des propriétés nationales. C'est par une sorte d'inqualifiable sophisme que le catholicisme se les adjuge. La vérité, c'est : pas plus de culte salarié par l'État que d'église enlevée à l'État. Que le fidèle paye son prêtre et que le prêtre loue son église. Pourquoi l'État se priverait-il bénévolement d'un revenu considérable au profit d'un clergé qui se fait payer, quand

c'est lui qui devrait payer? Nous vous payons votre culte. Pardon, c'est changé : c'est vous qui allez nous payer notre église. Vous n'êtes plus propriétaires, vous êtes locataires. Nous ne vous mettons pas à la porte, restez ; seulement, c'est tant. Notre-Dame d'Anvers, c'est cinq cent mille francs par an. Vous les trouverez ; le denier de Saint-Pierre est là. La foi est un budget. Les fidèles sont d'excellents contribuables. Vous êtes les médecins de l'âme. Eh bien, on paye son médecin. Maintenant, si vous n'êtes pas assez riches pour louer Notre-Dame, logez-vous à Saint-André, à Saint-Antoine, à Saint-Jac-

ques, aux Augustins; c'est meilleur marché. Nous avons des églises dans tous les prix. Tenez, vous serez très-bien à Saint-Charles. C'est une petite église richement décorée. Peu d'objets d'art, c'est vrai. Pas beaucoup de tableaux ; un Schüt et un Wappers. C'est modeste, mais c'est décent. Quant à la cathédrale, nous en sommes bien fâchés, mais le culte israélite s'est présenté pour louer. Il paye 500,000 francs. Nous louons la cathédrale aux juifs. Il y a une commission d'artistes nommée par l'État, et chargée de veiller à la conservation de l'église, au bon entretien des statues, des

boiseries, des objets d'art. Défense au culte, quel qu'il soit, de blanchir les murs, de supprimer les vitraux, de raser les jubés, de ratisser les portails, de *restaurer* les flèches, d'avoir des heures gratis et des heures payantes, ni de voiler la *Descente de croix*, ni de vendre la vue des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, ni de faire une marchandise de l'administration. Cela dit, vous êtes mon locataire. Mais, c'est bien entendu, entrée libre et surveillance d'une commission. Car, notez ceci, les tableaux voilés, c'est inouï ; mais ce n'est rien encore à côté de ce fait, qu'en 1861 l'église de

Saint-Bavon, à Gand, a vendu au musée de Bruxelles, pour la somme de 80,000 francs, deux des volets de l'*Adoration de l'Agneau pascal*, de Jean et d'Hubert Van Eyck, deux des plus beaux, *Adam* et *Ève*, et cela par « motif de pudeur ». Ces deux volets faisaient partie d'une composition que Guichardin, dès 1560, qualifiait *opus sanè præclarum et admirandum*. Ils avaient été peints en 1432. C'était le trésor miraculeux et séculaire de l'église. Pendant plus de trois siècles, on les a laissés à leur place dans la sixième chapelle; puis, un beau jour, le clergé les a trouvés obscènes et les a mis

dans ses archives, c'est-à-dire au grenier; puis, les jugeant trop indécents, même pour son grenier, il les a vendus. Ils sont aujourd'hui remplacés par deux copies avec feuille de vigne, ce qui n'empêche pas le rideau de serge.

— Mais, fis-je observer à Victor Hugo, si, ni le culte catholique, ni le culte juif, ni le culte protestant, si aucun culte enfin ne veut de votre cathédrale ainsi louée au plus offrant, qu'en ferez-vous? la laisserez-vous vide?

— En ce cas, répondit Hugo, je la restitue tranquillement au peuple, et je la consacre

à l'éducation des masses. J'y installe, savez-vous qui? — *le lecteur public*. Au lieu du prêtre, j'y mets un homme chargé par la commune et par l'Etat de lire tous les jours à l'adolescent, à l'ouvrier, au paysan, à l'ignorant, en un mot, non-seulement l'Évangile, mais toutes les grandes bibles de l'esprit humain, depuis Homère jusqu'à Shakespeare. Il y aurait même deux sortes de lecture : la première, la plus immédiate, serait l'histoire, la loi, le droit, le fait, l'événement accompli il y a des siècles, comme la parole dite aujourd'hui à la tribune, l'*Histoire de France* et *le Moniteur;* la seconde

lecture, la plus haute, serait l'éternelle lumière du beau, lumière non moins accessible que l'autre à l'ignorance qui veut s'instruire, et je suis certain que l'Iliade serait aussi écoutée que la Convention. Ainsi l'art sur la muraille, et, dans la chaire, l'histoire et la poésie, voilà ma cathédrale. Au lieu de Dieu uniquement enseigné aux fidèles, l'homme appris à l'homme. Deux lectures : une le matin, l'autre le soir ; le matin Danton, et le soir Dante. Au fond, Michel Ange.

XIX

Il va sans dire que nous refusâmes notre contribution, et que, par conséquent, nous ne vîmes pas la *Descente de croix*, que nous connaissions déjà, du reste, comme tout le monde.

Parmi les villes de la Belgique, Anvers est une des plus âpres à ce détroussement paisible des voyageurs. Le Musée, — le Musée ! — fait payer un franc d'entrée.

Ici, ce n'est plus la fabrique, c'est la commune.

Sans parler de l'outrage et du préjudice faits à l'art, quel plus mauvais calcul, pour les administrateurs chargés de la prospérité d'une ville, que cette exploitation mesquine qui met de mauvaise humeur la bourse du voyageur, qui crée des obstacles bêtes autour des choses à voir, et qui, en abrégeant le séjour des étrangers, coûte à la ville des millions peut-être, pour lui faire empocher des liards malhonnêtement gagnés !

Mais, auparavant, Stevens voulut nous

montrer deux tableaux d'une jeune artiste, qui sera un jour la Rosa Bonheur de la Belgique, mademoiselle Collart.

Ils étaient visibles parmi beaucoup d'autres, à l'exposition des beaux-arts qui se fait en ce moment rue de Vénus. La rue de Vénus, rassurez-vous, est une des plus chastes d'Anvers.

Je ne dirai rien des deux tableaux de mademoiselle Collart, sinon qu'ils s'intitulent *le Printemps* et *l'Hiver*, qu'ils sont d'une originalité, d'une couleur et d'un parfum charmants, et qu'ils valurent à leur jeune auteur le portrait-carte de Victor Hugo,

avec ce madrigal écrit au-dessous, de la main du poëte : *Offert par l'Hiver au Printemps.*

Le jardin zoologique d'Anvers est célèbre à bon droit. Toute l'Arche de Noé est là, en effet.

Il m'est impossible, quant à moi, lorsque je visite un de ces jardins, de me défendre d'un serrement de cœur. Je sais bien que la science a ses droits, mais je me suis toujours demandé, sans pouvoir me répondre, ce que la science avait à faire avec ces pénitentiaires d'animaux.

Pour étudier les mœurs des bêtes, il fau-

drait les avoir libres sous les yeux. L'animal prisonnier se dénature, l'animal féroce surtout. Qu'est-ce qu'un aigle sur un perchoir? Qu'est-ce qu'un lion dans une cellule? C'est la chose la plus triste, la plus cruelle, et j'ajoute la moins instructive qui soit : — de l'immensité en prison.

Donc, je n'ai jamais pu regarder sans tristesse la morne allée et venue de ces pauvres bêtes fauves, arrachées au désert, altérées d'horizon, avec leur grand œil ivre du souvenir du simoun, et qui dévorent tristement, dans leur cabanon, leur maigre pitance. Le tigre en prison m'attendrit.

J'ai envie de caresser le lion et de consoler le léopard.

Cette énorme poésie des solitudes vastes prise au piége par l'homme et condamnée à heurter aux planches d'une boîte de six pieds carrés le hérissement orageux de sa crinière, ce lâche Mazas du rugissement, m'exaspère. Je n'aime pas la prison pour l'homme, assurément, mais je crois que je hais encore plus la geôle appliquée par le naturaliste à tous ces muets effarés. Une prison qui collectionne, c'est hideux.

La canne de M. Prud'homme taquinant les barreaux du lion pensif, et le racontant

savamment à son inepte famille, quel sombre supplice pour l'indompté! Le désert en proie aux curieux, qu'elle ironie lugubre!

Car ce n'est pas tant Geoffroy Saint-Hilaire que M. Prud'homme qui a inventé les jardins des plantes. M. Prud'homme a son Buffon, c'est-à-dire a le lion, le tigre et l'aigle, dans sa bibliothèque. Il se sent donc chez lui parmi eux. Il explique l'aigle, il disserte le tigre, il récite le lion, il apporte à la bête le regard compétent de l'imbécile.

Aussi, voyez le bâillement navrant de

tous ces captifs. Comme ils arpentent avec une infatigable monotonie ce plancher inflexible, qui mure des pas sans bornes, qui plafonne le bond, et qui encaisse des regards habitués au lever des étoiles !

Ce qui me frappe dans la cage du tigre c'est la férocité de l'homme.

Puisqu'il vous faut à toute force de ces collections, pourquoi, au moins, ne pas les rendre instructives en plaçant l'animal enfermé dans un milieu où il puisse se mouvoir plus à l'aise, et par conséquent se ressembler davantage à lui-même? Pourquoi ne pas lui creuser de vastes fosses, des

antres profonds, un simulacre de solitude, un semblant de caverne, où il puisse trouver la nuit qu'il aime, et que vous remplacez impitoyablement par le jour et par la foule. Ce lion que vous condamnez au soleil forcé, rendez-lui au moins, à défaut de liberté, son droit à l'ombre et au *sub rupe* de Virgile. Alors, vous le verrez moins peut-être, mais vous l'étudierez mieux. Il reprendra en partie sa vie et ses mœurs. Ce sera toujours un peu cruel, mais au moins ce ne sera plus tout à fait inutile.

Mais — qu'on nous passe un mot sincère

— toute l'éducation de l'homme vis-à-vis de l'animal est encore à faire.

C'est une question grave que celle-là, mais que domine encore l'immense haussement d'épaules des pédants. On y pensera un jour, à ces pauvres êtres malheureux que nous torturons, les uns par besoin, les autres par plaisir, les autres par ennui. La loi Grammont est un germe qui finira par se développer. On en arrivera, par exemple, à délivrer le chien de l'attelage inhumain auquel il est soumis dans toute la Belgique. On examinera la question de savoir si la vivisection est un droit

de la science, et s'il est permis, comme cela se passe tous les jours à l'école d'Alfort, de pratiquer trente-six opérations sur un cheval avant qu'il meure.

XX

Nous voici maintenant de retour à Bruxelles, mon récit et moi. Arrêtons-nous donc, et, si vous le voulez bien, terminons par quelques paroles qui vous sembleront peut-être la conclusion naturelle de cette excursion, mêlée d'une ovation de tous les instants, spontanément faite au poëte par le pays qu'il parcourt, et par le voyage au voyageur.

Il y a en ce monde deux puissances : la force et l'idée.

La force a en son pouvoir la forme matérielle du monde. Elle a les arcs de triomphe de la surface, les harangues de la superficie, les fleurs de la rue, les lampions de la fenêtre et les clefs de la ville. Elle a toujours quelque peu pris d'assaut, sous une forme ou sous une autre, la porte qui s'ouvre complaisamment devant elle; elle se fait présenter sur un plat d'argent l'enthousiasme des populations. En un mot, elle plante sur la muraille humaine la petite épée violente de Mandragon.

L'idée, elle, a l'âme du monde pour territoire et pour empire. Où est son royaume? Nulle part. Où est son triomphe? Partout. Elle est ce qu'on n'attend pas et ce qu'on accueille. Elle n'est pas toujours la langue qui se parle, mais elle est toujours le mot qui se dit. Elle est la victorieuse universelle et éternelle. Et, chaque fois qu'elle entre dans une ville, elle reconnaît sa flamme sur l'esprit humain. Et qu'est-ce que sa flamme? C'est le verbe, c'est le premier vers d'Homère, c'est l'épée flamboyante de l'archange.

FIN.

